Histoire du Rapide-Blanc

Par Paul Desbiens, ancien résident

Shawinigan Water & Power: Village de Rapide-Blanc, 15 juillet 1951

VIE COMMUNAUTAIRE

Le village Rapide Blanc renaît

Patrick Vaillancourt

Patrick Vaillancourt
patrick.vaillancourt@transcontinental.ca
Article mis en ligne le: 04.01.2006

Le village de Rapide Blanc a été construit au début des années '40 pour être démoli dans les années '70. Un ancien résidant du village, Paul Desbiens, s'efforce à recréer virtuellement cet ancien village par un site Web.

Paul Desbiens est né à l'hôpital de La Tuque mais a demeuré au village Rapide Blanc de sa naissance jusqu'à l'âge de 10 ans. Il recherche des collaborateurs afin de meubler ce nouveau site Web qui a été lancé le 20 décembre dernier.

GROSSIR LA PHOTO

Les maisons du village Rapide Blanc étaient assez luxueuses malgré qu'elles aient été construites dans les années '40. (Photo collaboration spéciale)

Ceci est un extrait de l'article de **l'Écho de La Tuque** publié le 4 janvier 2006. J'ai eu l'honneur de faire la page couverture de ce journal ce qui a donné un coup d'envoi formidable pour mon site internet visant à faire revivre le beau village du Rapide-Blanc. La première année j'ai eu environ 25,000 visiteurs sur mon site et depuis lors, les visites se poursuivent et atteignent maintenant plus de 179,000 visiteurs. Le site a invité tous les anciens à contribuer des photos et témoignages et ils furent nombreux. Je voyais cependant le potentiel de pousser plus loin cette initiative par la production de l'Histoire du Rapide-Blanc et ainsi créer un fil conducteur sur l'histoire entourant le village et le fonctionnement de ses institutions dans un cadre corporatif appartenant au passé mais combien plaisant pour ceux qui ont eu la chance d'y vivre.

Pour écrire ce livre, j'ai donc puisé plusieurs photos dans ce site internet et j'ai fait des recherches complémentaires pour bien encadrer les divers développements à l'échelle provinciale et même fédérale si on se réfère au Chemin de Fer Grand Tronc. Les coordonnées de mon site sont : www.lerapideblanc.com

Paul Desbiens, Orléans, Ontario
Courriel : paul.desbiens@rogers.com

TABLE DES MATIÈRES

P.1- Introduction et table des matières

P.3- Aux temps des autochtones

P.5- Histoire de l'électricité

P.6- Histoire des chemins de fer

P.7- Histoire de la télévision

P.8- Rapide-Blanc Station

P.10- Le chemin de fer à Rapide-Blanc

P.13- Industrialisation de la Mauricie, La Shawinigan Water & Power (SW&P)

P.16- La Shawinigan Engineering Company

P.18- Le Barrage Gouin, 1918

P.19- Le Barrage du Rapide-Blanc (1930-1934)

P.23- Le Barrage La Trenche (1950)

P.23- La Saint-Maurice River Boom Company

P.25- La nationalisation de la SW&P 1962

P.25- La Tuque et la Brown Corporation

P.26- Le village du Rapide-Blanc, oasis de paix

P.44- Quelques pionniers du Rapide-Blanc

- Oscar Thiffault
- Jean-Joseph Desbiens
- Lucette Diamant et Jacques Philibert
- Famille Girard
- Familles Juneau
- Familles Nadeau
- Familles Bergeron
- Famille Lauréat Tremblay
- Famille Lionel Tremblay
- Familles Normand et Banville

P.67- Fermeture du village et grands travaux de modernisation de la Centrale RB

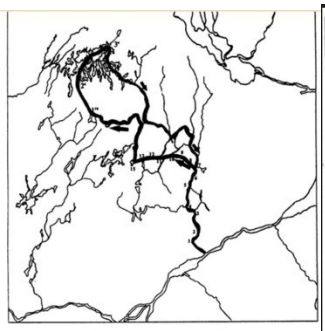
Aux temps des autochtones:

1634 : C'est à Trois-Rivières que le premier poste de traite des fourrures est apparu en Mauricie. Il est intéressant de noter que c'est à peu près à la même date que naissait, à Paris, le fameux Pierre Esprit Radisson. On croit qu'il a dû arriver à Trois-Rivières vers 1645. Les **Atikamekws** occupaient toute la vallée du Saint-Maurice et ils faisaient partie de la grande famille des Algonquins (Algonquins, Weskarinis, Atikamekw, Cris, Innus, Naskapis, Abénakis, Malécites, Micmacs). Selon le récit de **Nelson-Martin Dawson** intitulé, « *Des Atikamègues aux Têtes-de-Boule, Mutation ethnique dans le Haut Mauricien sous le Régime français* » les Têtes-de-Boule étaient des nomades originaires de la région du Lac Supérieur et ils étaient formés de plusieurs tribus. (1) Ils pénétrèrent graduellement la Mauricie en se mélangeant aux Atikamekws qui étaient en déclin, notamment à cause des maladies apportées par les Européens et les guerres contre les Iroquois. Plus d'information est disponible sur les Atikamekws en consultant Wikipedia qui suggère que les nouveaux arrivants français avaient adopté le terme péjoratif de Têtes-de-Boule pour désigner cette nation. (2)

La navigation sur la rivière Saint-Maurice n'a jamais été facile et cela a probablement été un atout pour les Atikamekws contre leurs ennemis les Iroquois, plus habitués au grands lacs, la rivière Richelieu et le Fleuve Saint-Laurent. Pour contourner les nombreux rapides dont ceux de Rapide-Blanc et La Tuque, les autochtones faisaient du portage à partir du ruisseau Coucouache et une série de lacs pour rejoindre la Rivières-aux-Rats qui se déverse dans le Saint-Maurice.

1651 : Arrivée du premier blanc jusqu'au territoire amérindien Atikamekw dans le but de les évangéliser. Environ 550 Amérindiens occupent les rives de la rivière Saint-Maurice. Selon le récit de Dawson, le père Jacques Buteux (premier missionnaire jésuite de la région) fit une première expédition en Haute-Mauricie au printemps 1651 en compagnie de plusieurs amérindiens. Le Père Buteux aura parcouru le Saint-Maurice jusqu'aux lacs qui formèrent éventuellement le Réservoir Gouin. Nous reproduisons ici son itinéraire probable. Malheureusement, l'année suivante il fut l'une des premières victimes des raids iroquois le 10 mai 1652 sur la rivière Saint-Maurice près de Trois-Rivières. Une rue et une école portent son nom à La Tuque.

Toujours selon le récit de Dawson, le Père Buteux aurait emprunté la rivière Saint-Maurice et la rivière Vermillon ce qui devait devenir plus tard Rapide-Blanc Station.



Carte 7 : Itinéraire du voyage du père Buteux en Haute-Mauricie, au printemps 1651.

1 – Ile aux Tourtres
2 – Montagne derrières les Grandes Piles
3 – Ile Mékinac
4 – Ile Matawin
5 – Ile aux Noix
6 – Embouchure de la rivière aux Rats
7 – Longue Ile
8 – Baie Cossette (lac Turcotte)
9 – Lac Cincomine
10 – Lac aux Rats
11 – rapides Boucher
12 – Lac Saint-Arnaud
13 – Lac Dupuis
14 – Lac Dupuis
15 – Lac Mondonac
1' – lac des Dix Milles
2 – Lac au Mâle
3' – Baie Verreau

Mort du Père Buteux – 10 mai 1652

Fin du XVIIIe siècle : Les Atikamekws, en guerre contre les iroquois et victimes des épidémies de variole, sont presque anéantis. Ces nomades fréquentaient assidûment les postes de traite installés par la Compagnie de la Baie d'Hudson. Finalement, la Hudson's Bay Company absorba en 1821 la Compagnie du Nord-Ouest et racheta en 1832 les droits de location du Domaine du Roi. Sa suprématie sur le territoire devint alors complète. En Haute- Mauricie elle allait perdurer jusqu'au tournant du XXe siècle, moment coïncidant avec la ruée des compagnies forestières, la construction du chemin de fer et l'érection de barrages, autant d'activités en opposition, par leur nature destructive, à une économie de trappe et de chasse. Ces activités allaient créer un marché beaucoup plus prometteur que la fourrure pour les populations non autochtones. Ces dernières vivront la transition non sans grandes difficultés. Elles en souffrent toujours. (3)

Entre les années 1850 et 1900, la population du Québec, principalement rurale, augmentait très rapidement et cela avait forcé l'exode de plusieurs compatriotes vers la Nouvelle Angleterre et le nord de la province. C'est ainsi que la Société des 21 originaire de Charlevoix obtient le droit d'implantation au Royaume du Saguenay en 1838 et elle est rachetée par William Price en 1842, ce qui donna le coup d'envoi de la colonisation du Saguenay-Lac Saint-Jean. Rapidement les terres furent défrichées et occupées par les nouveaux arrivants et on se devait de trouver de nouveaux débouchés pour la population en pleine croissance. C'est ainsi que plusieurs familles furent attirées au début des années 1900 par la Haute-Mauricie propulsée par le développement de l'hydroélectricité et l'exploitation forestière.

Aujourd'hui, les Atikamekws de la Haute-Mauricie se regroupe principalement dans trois bandes soit Opiciwan 2,937 personnes, Manawan 2892 personnes et Wemotaci 1918 personnes pour un total de 7,747 amérindiens. Ils ont établi une présence à La Tuque qui est le siège du Conseil Atikamekw Sipi (http://www.atikamekwsipi.com/fr/conseil-de-la-nation). De plus, ils ont fondé un important centre communautaire au Lac Saint-Louis de La Tuque tel qu'illustré ici.

Centre communautaire Sakihikan situé au Lac Saint-Louis à La Tuque inauguré en mars 2018

Ce projet financé par les divers paliers de gouvernement est situé dans l'ancien Club 0-100-20 au Lac Saint-Louis et il offre les services suivants: animations et activités de plein air, activités culturelles, diffusion de l'art autochtone, service de production audiovisuelle et de communication graphique, restauration légère et locations de salles. L'investissement total fut de $1,6 millions.

Histoire de l'électricité :

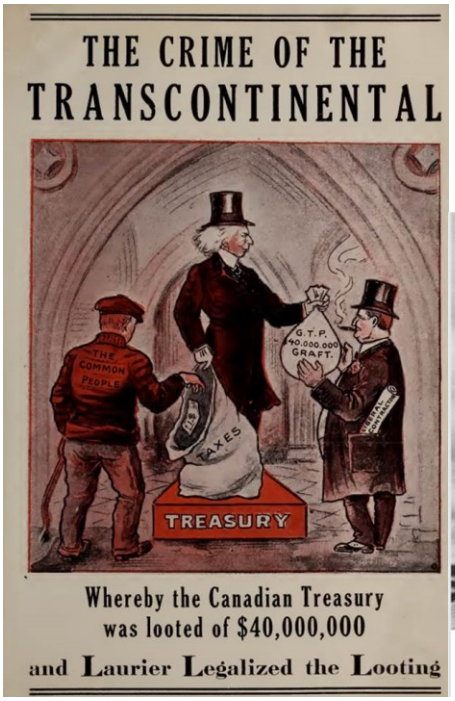
Thomas Edison (1847-1931) : Il était connu comme l'un des plus grands inventeurs de son siècle. Connu pour l'invention de l'ampoule électrique, le télégraphe, le phonographe, la centrale électrique, la caméra. Pionnier de l'électricité et l'un des inventeurs du cinéma et de l'enregistrement du son, il était un inventeur prolifique (1093 brevets déposés). En 1879, il dépose le brevet d'une lampe électrique composée d'un filament en bambou du Japon sous faible voltage dans une ampoule de verre sous vide. L'année suivante, il fonde l'Edison Electric Light Company, qui deviendra en 1889 l'Edison General Electric Company, puis la **General Electric** en 1892. En 1887, Edison s'installe à West Orange dans le New Jersey près de New York, pour multiplier par neuf la taille de ses laboratoires de recherche, sur un immense complexe industriel comportant 14 bâtiments, dont 6 consacrés à la recherche et au développement, une usine de fabrique d'ampoules, une centrale de production électrique, une bibliothèque et plus de 5 000 employés sur le site. (4)

Dans la foulée des inventions d'Edison, dans les années 1890, trois entreprises concurrentes en Ontario se sont engagées dans une course pour développer la partie canadienne des chutes du Niagara. Après plusieurs années de délais, la construction a débuté sur deux des sites en 1902 et sur le troisième en 1904. Du côté québécois, les deux principales compagnies présentes sur le marché, la **Montreal Light, Heat and Power** (MLH&P) et la **Shawinigan Water and Power Company** (SW&P) s'imposeront comme les entreprises dominantes du secteur jusqu'aux années 1930, pendant qu'au Saguenay—Lac-Saint-Jean, l'**Alcan** s'implante solidement et développe son potentiel hydraulique en fonction de la croissance de sa production d'aluminium. La domination des grands monopoles régionaux, « le trust de l'électricité », sera cependant contestée dans l'opinion publique. Cette contestation donnera lieu à une enquête

publique, l'implantation d'organismes de surveillance et mènera en 1944 à la nationalisation de la MLH&P et à la création d'une société publique, **Hydro-Québec**. (5)

<u>Histoire des chemins de fer</u> : Les chemins de fer se développent au Canada à partir des années 1850. Le précurseur de la présence ferroviaire en Mauricie fut le train de la Québec and Lake St-John Railway qui arriva au Lac Édouard en 1883 puis à Roberval en 1888 : (6)

C'est en 1903 que Sir. Wilfrid Laurier, alors premier ministre du Canada, annonce le grand projet de construction du **chemin de fer Transcontinental** reliant Winnipeg à Moncton, en passant par le Québec. Il faut se rappeler qu'il était impératif de relier les provinces canadiennes les unes aux autres pour consolider le Canada. La seule façon de le faire à cette époque était le chemin de fer. La justification commerciale d'une telle entreprise n'était pas faite par manque de marchandises et personnes à transporter. Donc, les déboires de la Transcontinental (**Grand Tronc**) furent légendaires tel qu'illustré dans la caricature suivante. La société fit faillite en 1919 et les actifs furent repris par le **Canadien National** en 1923.

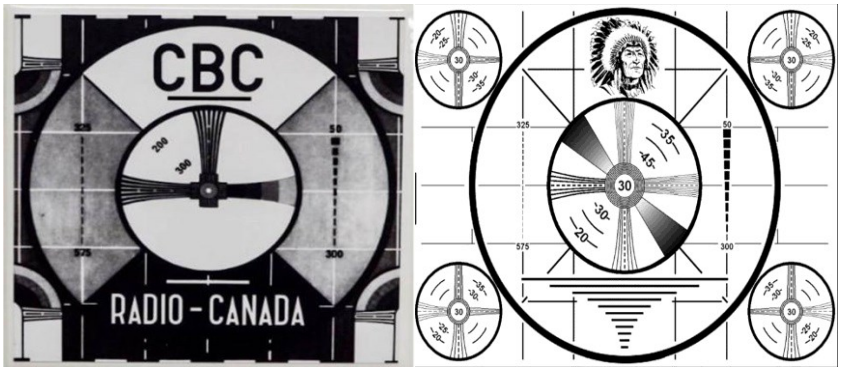


Un train passant en Abitibi Photo : BAnQ Rouyn-Noranda / Fonds Canadien National

Deux équipes de travailleurs se mettent à l'œuvre. L'une part de Moncton, construisant vers l'ouest. L'autre part de Winnipeg, étendant ses efforts vers l'est. Le 17 novembre 1913, c'est tout près de Senneterre que les deux équipes se rejoignent. C'est donc en Abitibi que le Transcontinental a mis la touche finale à son acte d'unification du Canada par cet important réseau de transport. (7) Il faut noter cependant qu'il manquait toujours un lien important sur cette route, soit la traversée Lévis-Québec. Ce n'est en effet que le 20 septembre 1917 que fut inauguré le pont ferroviaire de Québec après deux effondrements en 1907 et en 1916.

Quant à la Haute-Mauricie, en 1906, les arpenteurs et les ingénieurs mettaient la dernière main au tracé du tronçon du Transcontinental, entre La Tuque et Parent. Le chemin de fer ne fit donc son apparition à La Tuque que le 3 décembre 1909 soit deux ans avant sa fondation officielle. La première gare de La Tuque date de 1910 et elle fut remplacée par l'actuelle gare en 1938. Le transcontinental émanait **d'Hervey-Jonction** près de la ville de Sainte Thècle. Ce train répondait aux besoins de la Brown Corporation qui venait d'installer une importante usine de pâte à papier à La Tuque. Cette voie ferrée a également joué un rôle clé pour le développement des centrales Rapide-Blanc et La Trenche comme nous le verrons plus loin.

Histoire de la télévision :



En 1952, moins de 7000 appareils de télévision sont répertoriés à Montréal. La plupart d'entre eux servent surtout à capter les ondes en provenance des États-Unis, pays qui s'est lancé dans la production et diffusion télévisuelle 25 ans plus tôt. Située dans l'ouest de Montréal, la station CBFT (CBC-Radio-Canada) ne dispose au départ que de deux studios pour la production d'émissions en noir et blanc, en plus d'un car de reportage avec trois caméras pour couvrir des événements extérieurs, comme le hockey ou des défilés. À l'origine, CBFT est bilingue et diffuse des émissions en français et en anglais, quelques heures en soirée. En 1954, elle devient unilingue francophone avec le lancement de la station anglaise CBMT. Son antenne de diffusion lui permet d'abord de diffuser principalement dans la région de Montréal. Le réseau de télévision se développe petit à petit, à mesure que des stations de télévision ouvrent leurs portes dans les différentes villes, notamment à Québec et à Rimouski en 1954, à Jonquière en 1955, à Sherbrooke en 1956, à Rouyn-Noranda en 1957, à Trois-Rivières et à Matane en 1958. (8)

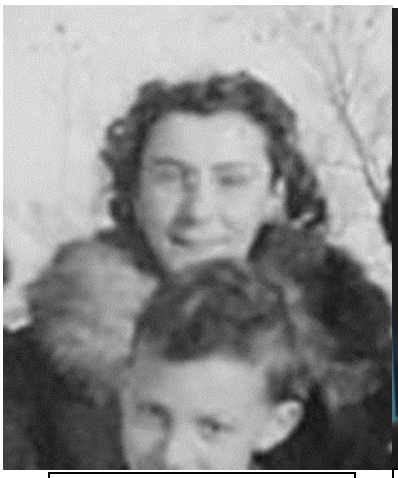
Grâce à l'esprit entrepreneur des habitants du Rapide-Blanc, vers 1954 on débuta la construction d'une tour d'environ 200 pieds de hauteur sur la montagne derrière le village. La tour fut munie d'une antenne parabolique pouvant capter les signaux de télévision directement de Montréal. On installa un système de cablo-diffusion dans le village et voilà, le tour était joué. Nous pouvions capter les bons programmes de Radio-Canada comme La famille Plouffe, Séraphin, le Survenant, la Boîte à Surprise, Bobino, Popeye le vrai marin etc. Dame température affectait la qualité des signaux de temps-en-temps et on devait vivre avec la neige à l'écran.

Rapide-Blanc Station

Le Chemin de fer du Grand Tronc était en construction en 1909 et il fut complété à Senneterre en Abitibi en novembre 1913. La renommée se répandit que le territoire de la Vermillon que longeait la voie ferrée, était un paradis de chasse et pêche. Au début des années 1920, J. Alphide Tremblay, frère du grand-père de Pauline Tremblay, délaisse les affaires pour établir un club privé de chasse et pêche qui devient rapidement un lieu de prédilection pour l'élite latuquoise. Alphide avait obtenu un bail de location du Ministère des Terres et Forêts du Québec. Il ouvre des pourvoiries à Vermillon ainsi qu'au territoire du Lac à la Ligne et du Lac des Îles. Son frère, Johnny Tremblay, célibataire, l'accompagne dans cette aventure et il établit demeure à Rapide-Blanc Station. Dans la brochure des horaires de Via Rail, on trouve encore aujourd'hui mention du Club Vermillon, qui pourrait être un arrêt sur signal (flag station) pour le train de passagers. On le situe au Kilomètre 319, alors que la station de Rapide Blanc est au kilomètre 321. En 1923, un grand feu de forêt dévasta le territoire du Club Vermillon (environ 50kms de longueur par 10 de largeur). Ce fut la mort du club par suite de la disparition du gibier et de la forêt. Pour leur part, les amérindiens du coin émigrèrent dans la région de Sanmaur où se trouve maintenant la réserve de Wemotaci. En 1941, un groupe de trifluviens fit l'acquisition de la charte et des intérêts du Club Alouette. Le territoire s'étendait de Rapide Blanc Station jusqu'au Rapide Loken sur la Rivière Vermillon. En 1963 fut fondé le Club des Policiers de Trois-Rivières et Cap de la Madeleine, et le Club Alouette partagea avec eux son territoire, la limite entre les 2 clubs étant le Rapide Croche. Puis vint l'abolition des Clubs Privés de Chasse et Pêche. À en juger par les photos récentes plus bas et la page Facebook de Rapide-Blanc Station, ce petit hameau a survécu au passage du temps. (9)

Voici maintenant quelques notes biographiques sur Pauline Tremblay, fille d'Augustin Tremblay qui a vécu à Rapide-Blanc station de 1948-1957. Augustin a entendu parler qu'ils ont besoin d'hommes à la construction du barrage de la Trenche sur la rivière Saint-Maurice. Il décide donc d'aller s'engager là-bas. Le couple quitte alors Saint-Michel-des-Saints et vont s'installer dans une maison appartenant à Johnny Tremblay, oncle d'Augustin. Cette maison est située à Rapide-Blanc-Station, sur le bord de la rivière Vermillon. Cet endroit était surnommé autrefois « Creek des Prairies ». Leur maison est montrée dans la photo plus-bas. La population du hameau à cette époque était de quelque dizaines d'habitants et il y avait aussi des amérindiens qui vivaient dans des tentes à proximité de la rivière. Pauline et sa famille déménagèrent à La Tuque en 1957 et c'est là qu'elle put entamer ses études primaires.

Autre fait : ma tante Étiennette Cinq-Mars a enseigné à Rapide-Blanc Station au milieu des années 40. Elle avait une dizaine d'étudiants, gars et filles de la 1ière année à la 6ième. C'était familial, c'étaient de bons enfants. Ils s'entraidaient pour faire les travaux et étudier. Ils aimaient la maîtresse. Il y avait des durs à cuire qui se promenaient sur la voie ferrée. Ma tante logeait chez mes parents qui habitaient alors une des maisons cartonnées au village de Rapide-Blanc.



Étiennette Cinq-Mars

Pauline Tremblay

Rapide-Blanc Station

Deux photos tirées de la page Facebook de Rapide-Blanc Station

<u>Le chemin de fer à Rapide-Blanc</u> :

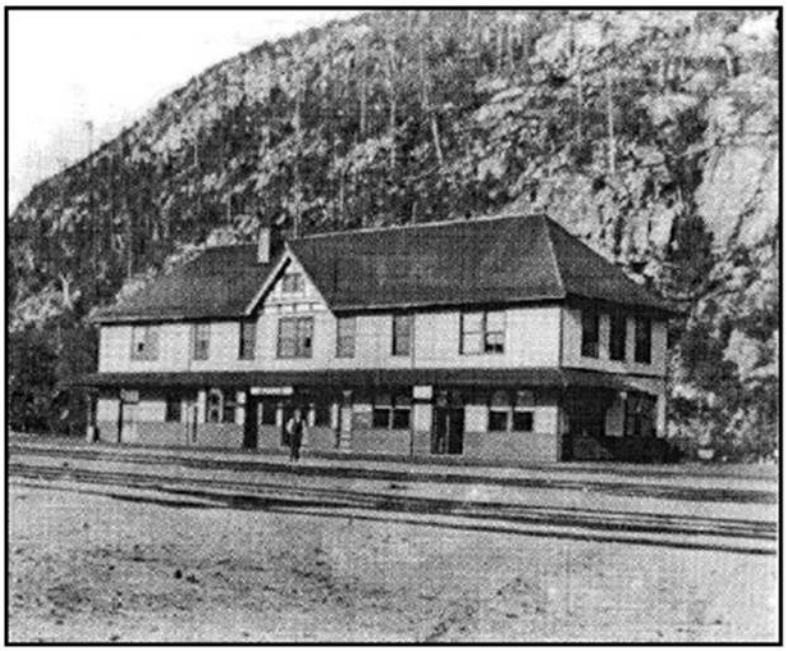
On peut présumer que la gare de Rapide-Blanc fut construite vers 1928 ou 1929 car la construction du barrage débutait en 1930. Tous les matériaux, machinerie, turbines, alternateurs etc. furent transportés à la **Gare de Rapide-Blanc** située à environ 16.5 km du village. C'est par cette gare que transitait à chaque jour les marchandises pour approvisionner le village. Un service de taxi opérait également pour la desserte du village.

Gare - photo -1972 (de : Louise Nadeau)

Attention le train arrive et le panel du village équipé de chaînes est prêt à charger les marchandises destinées au village

Pour solidifier la route, la SW&P avait fait couler des dalles de ciment sur le côté droit de la chaussée. Ainsi on a pu faire transiter le transport lourd vers le village. Quelques familles se sont établies à Rapide-Blanc Station et elles possédaient leurs propres maisons ou chalets. Les

résidents du village qui voulaient aller à La Tuque devaient emprunter le train qu'on appelait le « Mix » dans le temps car il y avait des wagons passagers et des wagons de marchandises tirés par des locomotives à vapeur. Pour un enfant, voir arriver ce monstre d'acier avec sa cheminée qui crachait abondamment la boucane charbonnée était assez terrifiant. Et, lorsque le monstre d'acier se mettait en route, il était préférable d'être bien assis car la locomotive donnait quelques bons coups à son départ. Ensuite on voyait défiler de beaux paysages avec de nombreux ponceaux pour enjamber ou longer les rivières Vermillon et Saint-Maurice. De quoi à donner le vertige également. Après environ deux heures de trajet, le train s'arrêtait à la cour de triage de Fitzpatrick située à 5 km de La Tuque. Là on faisait le raccordement de divers wagons de marchandise et après une bonne heure de tra-la-la, on poursuivait notre route vers la gare de La Tuque. La patience était une vertu à développer pour de telles expéditions ! La gare du Canadien National de Fitzpatrick a été construite vers 1910 par le Grand Tronc Transcontinental. Elle fait partie d'une importante cour de triage qui, jusque dans les années cinquante, comportait des ateliers de réparation pour locomotives. Fitzpatrick représentait un maillon du réseau de postes de division qui, répartis à environ tous les cent milles, assuraient le ravitaillement et l'entretien des engins à vapeur.



La gare de Fitzpatrick en juillet 1916

Source : Société Historique de La Tuque

Industrialisation de la Mauricie :

Les besoins en ressources forestières et en hydroélectricité furent les catalistes de la rapide phase d'industrialisation de la Vallée du Saint-Maurice. Le tout débuta avec la création de la **Shawinigan Water and Power Company (SW&P)**. (10)

Fondée en janvier 1898 par un consortium d'hommes d'affaires bostonnais et montréalais, la Shawinigan Water and Power Company a joué un rôle important dans le développement industriel de la Mauricie durant toute la première moitié du XXe siècle. L'incorporation de la société s'organise dans le cabinet de l'avocat montréalais J. N. Greenshields. Le brasseur bostonnais John Joyce détient la concession hydraulique, acquise pour 50 000 CAD du gouvernement du Québec, à un endroit stratégique sur la rivière Saint-Maurice. La concession est située à Shawinigan. Les conditions y sont idéales pour construire une centrale hydroélectrique. C'est à un jeune ingénieur originaire de Boston, Julian C. Smith, qu'on attribue la conception remarquable de l'aménagement de la rivière Saint-Maurice, une réussite technique et la clé de voûte des succès financiers de la Shawinigan Water and Power Company (SW&P). C'est ainsi que la première centrale voit le jour en **1901**.

Siège social de la Shawinigan Water and Power Company à Montréal, en 1951.

Source : Archives d'Hydro-Québec

Des promoteurs américains obtiennent les lettres patentes de la **Shawinigan Water and Power Company**. J.E. Aldred, un financier de Boston, jette ainsi les bases d'une entreprise qui deviendra l'un des empires industriels les mieux diversifiés de la première moitié du 20e siècle au Québec. Âgé de 34 ans, J. E. Aldred devient implicitement le patron de l'entreprise. La stratégie de la Shawinigan vise trois objectifs : solliciter des entreprises intéressées à s'établir près d'une source d'électricité ; tenter d'acheter les terres autour de la concession hydraulique ; et enfin revendre ces terres aux entreprises intéressées tout en faisant patienter le gouvernement provincial, qui avait lié la concession hydraulique à une série d'échéances. En 1899, il négocie l'achat de 229 hectares (565 acres) de terres, le domaine de John Forman, pour la somme de 110 000 CAD, convainc le gouvernement de patienter et recrute un manufacturier d'aluminium, la Pittsburgh Reduction Company et sa filiale Northern Aluminium Company, qui deviendra l'**Alcan** en 1925, de s'installer sur le site en développement. La SW&P convainc deux autres entreprises de s'établir dans la région : une entreprise papetière belge, la Belgo Canadian Pulp Co, et un second avec Shawinigan Carbide, qui veut produire du carbonate de calcium.

En 1899, la SW&P donna le mandat à la firme montréalaise d'ingénierie Pringle and Son de développer les plans d'une nouvelle ville industrielle sur le bord de la rivière Saint-Maurice, ce qui devait devenir la ville de **Shawinigan Falls** en 1902. Le 5 février 1900, l'ingénieur Wallace C. Johnson déposa les plans auprès de la Shawinigan Water & Power pour la construction de la première centrale sur le Saint-Maurice, la centrale No 1 à Shawinigan Falls. Johnson venait de Holyoke, Massachusetts (près de Springfield) et il avait travaillé sur le projet hydroélectrique de Niagara Falls débuté en 1895. Avec cette expérience il put superviser la construction de la Centrale 1 de la SW&P. Celle-ci fut contractée à la firme Warren Scharf de New York. Le travail commença au printemps 1900 et la station entra en opération en **1901** avec deux turbines en opération.

« **La Shawinigan** », comme on l'appelait familièrement, multiplie les initiatives pour exploiter le plus rapidement possible le plein potentiel du Saint-Maurice, malgré son éloignement des grands centres de consommation :

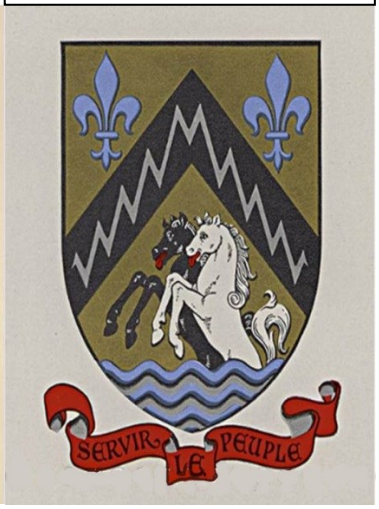
- Elle attire en Mauricie des industries fortes consommatrices d'électricité : pâtes et papiers, aluminium, produits chimiques.
- Elle met au point un mode de tarification à prix décroissant, question de stimuler la consommation.
- Elle investit dans d'autres entreprises et diversifie ses activités pour accélérer la mise en valeur du potentiel du Saint-Maurice.

- Elle étend graduellement son territoire en achetant les entreprises concurrentes qu'elle trouve sur son passage ; elle prend des participations importantes dans d'autres entreprises d'électricité comme la Quebec Power Company et Southern Canada Power.
- Elle exporte une partie de sa production vers le marché de Montréal ; en 1903, elle est la première entreprise en Amérique du Nord à construire une ligne de transport à 50 kilovolts – une tension record – sur des poteaux en bois, d'une longueur de plus de 130 kilomètres.
- La renommée de la Shawinigan Water and Power Company passe rapidement les frontières. Dès 1919, la société crée une entreprise de génie-conseil, la **Shawinigan Engineering Company** afin d'exporter son savoir-faire aux États-Unis et en Angleterre.

La SW&P était très loyale envers ses employés et ceux-ci le lui rendaient. Le village du Rapide-Blanc est le plus bel exemple de l'attention faite à ses employés. Elle possédait toutes les maisons considérées comme avangardistes au point de vue design et confort. Tous les enfants du village bénéficiaient gratuitement de l'école, services médicaux, terrain de jeu, piste de ski, patinoire, excursions à la plage du Lac Croche en été, cadeaux à chaque enfant à Noël, églises catholique et protestante etc. La SW&P offrait même des objets de maison avec son logo, que ce soit la coutellerie, les assiettes et les verres.

La SW&P n'était pas la seule compagnie de type paternaliste à l'époque. L'ALCAN à Arvida était un autre bel exemple et la ville vient de recevoir la reconnaissance de son patrimoine architectural. En novembre 2018, le centre-ville du secteur Arvida fut désigné comme site patrimonial par le gouvernement du Québec. Arvida était bien plus qu'un projet d'urbanisme et d'habitation, c'était un projet de société. La ville a été bâtie pour accueillir les patrons, et tous les travailleurs « quelle que soit leur classe sociale, quelle que soit leur place dans l'entreprise et quelle que soit leur race». Le Rapide-Blanc reflétait les mêmes valeurs.

Archives Hydro Québec



Sur la rivière St-Maurice, en aval du barrage Gouin, 12 centrales hydroélectriques ont été érigées au cours du dernier siècle. Deux de ces centrales ne sont plus en service aujourd'hui. Dans le sens d'écoulement de la rivière, ces centrales sont :

- Centrale de la Chute-Allard, mise en service en 2008 (65 MW);
- Centrale des Rapides-des-Cœurs, mise en service en 2008 (83 MW);
- Centrale de Rapide-Blanc, mise en service en 1931 (210 MW);
- Centrale de la Trenche, mise en service en 1950 (302 MW;
- Centrale Beaumont, mise en service en 1957 (270 MW);
- Centrale de La Tuque, mise en service en 1940 (263 MW);
- Centrale de Grand-Mère, mise en service en 1916 et remplacée par la centrale du Rocher de Grand-Mère en 2005. À noter que cette centrale est encore utilisable en partie lors des périodes de grandes crues printanières et a une puissance nominale de 105 MW;
- Centrale du Rocher-de-Grand-Mère, mise en service en 2004 (230 MW);
- Centrale Shawinigan-1, mise en service en 1901 et démantelée complètement en 1949 (puissance inconnue);
- Centrale de Shawinigan-2, mise en service en 1911 (200 MW);
- Centrale de Shawinigan-3, mise en service en 1948 (184 MW);
- Centrale de La Gabelle, mise en service en 1924 (129 MW).

La Shawingian Engineering Company :

Cette firme basée à Montréal, développa rapidement une renommée mondiale dans la conception de barrages hydroélectriques. Le groupe Shawinigan Water & Power avait une filiale spécialisée dans le génie-conseil et la construction. Fondée en 1919, la Shawinigan Engineering Limited était exclusivement au service de la compagnie mère à ses débuts et elle était responsable de la conception et de la construction des centrales et des usines de l'entreprise. Elle offrait également ses services d'ingénierie, de construction et de gestion de projet, dans le domaine de la production et du transport de l'électricité à des clients externes au Canada et à l'étranger. En 1962, Shawinigan Engineering tirait 58 % de ses revenus d'entreprises externes au groupe SW&P. Cela dit, la société avait été habituée à exécuter les mandats commandés par la SW&P et elle était mal équipée pour promouvoir ses services ailleurs. La plupart des grands travaux relevaient des administrations provinciales et municipales et il est bien connu que le génie-conseil est très exposé aux demandes des fonctionnaires de ces administrations. Shawinigan Engineering a survécu à la nationalisation de 1963 en devenant la propriété de ses employés. L'entreprise sera ensuite fusionnée à Lavalin en 1982. (11)

Un ancien du Rapide-Blanc, Jean-Louis Banville œuvra à la Shawinigan Engineering avant de cofonder la société de génie-conseil BBA, qui est devenue l'un des géants de cette industrie. En 1980, forts d'une grande complicité développée à la Shawinigan Engineering, MM. Breton et Banville partagent un même objectif : offrir une expertise technologique de haut niveau en ingénierie et des solutions avant-gardistes. Ils décident donc d'unir leurs forces et fondent la firme Breton, Banville et associés, à Mont-Saint-Hilaire, connue aujourd'hui sous l'appellation BBA. Réunissant plus de 800 employés d'un océan à l'autre, dont maintenant plus de 100 personnes dans l'Ouest canadien et près de 50 personnes dans le Centre du Canada, BBA poursuit sa croissance en mettant en œuvre une vision qui va au-delà de l'ingénierie. À preuve, la firme offre désormais des services de consultation en environnement et en mise en service. Nous retrouverons plus loin les commentaires de Jean-Louis Belleville sur ses années passées à Rapide-Blanc.

De gauche à droite: Réjean M. Breton, Président Fondateur BBA, Théodore Wildi
Jean-Louis Banville, Co-Fondateur BBA, Steeve Fiset, Président et chef de la diection BBA

On peut voir Jean-Louis Banville en 2009 à partir d'un document produit par les Presses de l'Université Laval, Faculté des sciences et de génie

Le barrage Gouin, 1918 :

La rivière St-Maurice est une ressource naturelle importante pour l'économie de la région. Tout le long de son parcours de 381 km, elle représente depuis longtemps aussi des possibilités incroyables pour le développement de l'hydroélectricité. Un facteur qui a été compris par ceux qui la trouvaient attrayante pour développer cette nouvelle forme d'énergie, au début du siècle dernier. La construction du barrage par la **Commission des eaux courantes de Québec** a été entreprise par la Fraser Brace Company, en 1916, avant sa mise en service en 1918. Le barrage Gouin assure la régularisation du débit de la rivière Saint-Maurice sur laquelle on retrouve un important complexe hydroélectrique de 11 centrales, du nord de La Tuque à Shawinigan. «Le plus important ouvrage de régularisation est le barrage Gouin, terminé en 1918, derrière lequel une réserve de 8,6 milliards de mètres cubes d'eau est accumulée. Fait inusité, le barrage est équipé d'une mini-centrale : avec ses deux groupes turbines-alternateurs de 300 kilowatts chacun, elle satisfait les besoins du barrage lui-même et alimente les maisons occupées par le personnel d'Hydro-Québec de même qu'une pourvoirie», écrit la Société historique de La Tuque et du Haut-St-Maurice.

Sa fonction était de régulariser le cours des rivières afin de venir en aide aux compagnies forestières en facilitant la drave. On rapporte qu'avec ce projet, la Shawinigan Water & Power Co., la Laurentides Power Co., la St-Maurice Power Co. et la Brown Corp., ont pu offrir du travail toute l'année durant à leurs employés, alors qu'elles ne fonctionnaient auparavant environ que 6 mois par année. Le projet a permis de réduire le chômage saisonnier. C'est en 1973 que la société Hydro-Québec fit l'acquisition du barrage Gouin. (12)

Le barrage du Rapide-Blanc :

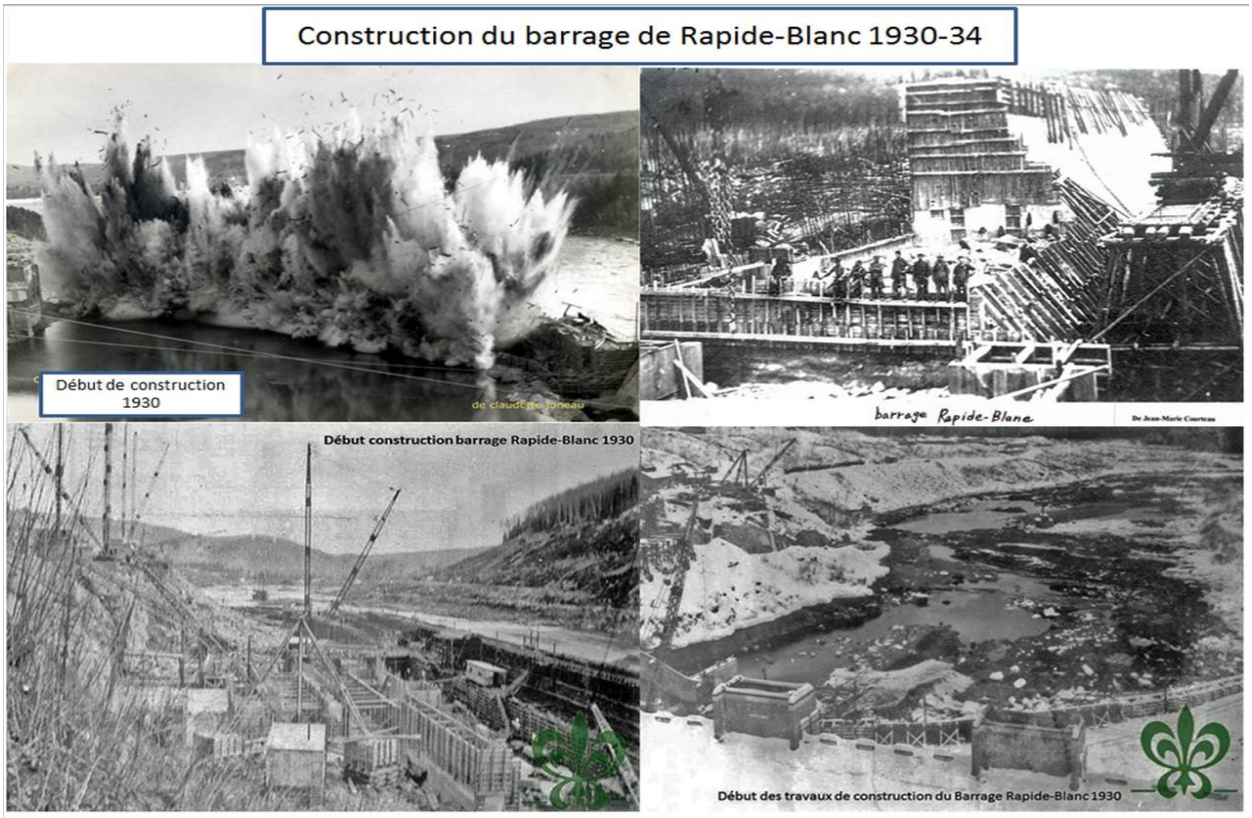
Le rapide Blanc était réputé être l'un des rapides les plus dangereux du Saint-Maurice. Les Attikamekws préféraient utiliser une série de 11 portages allant de Coucoucache jusqu'à l'embouchure de la Rivière Vermillon (La Tuque), à l'aval de la centrale de la Trenche, en passant par le ruisseau Coucoucache et la rivière Vermillon.

Ce barrage hydroélectrique a été érigé sur le site de l'ancien "rapide blanc" dont la désignation remonte au moins au milieu du XIXe siècle. Après la construction du barrage, une seule partie des anciens rapides subsiste (en aval du barrage), désignée "Rapides de la Tête du Rapide

Blanc". Le toponyme "Rapide-Blanc" a aussi été attribué à l'arrêt ferroviaire situé à 16 km au sud du hameau.

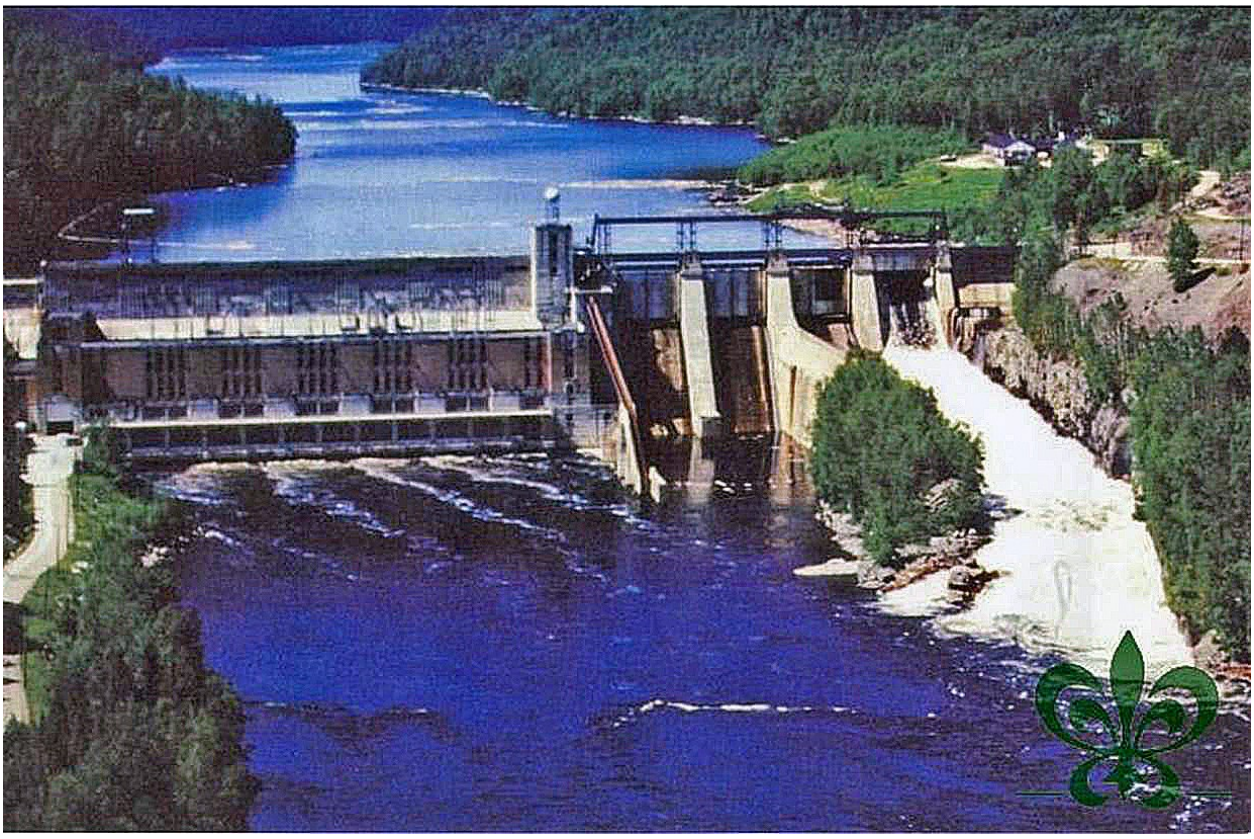
En 1928, la Shawinigan Water and Power Company acquiert les concessions hydrauliques sur six des sept sites susceptibles d'être aménagés pour la production électrique sur le cours supérieur du Saint-Maurice, en amont de Grand-Mère. L'entreprise signe des baux emphytéotiques de 75 ans sur les sites, afin de s'assurer de l'exclusivité du développement hydroélectrique sur l'ensemble du bassin. En vertu des ententes avec le gouvernement du Québec, le site de Rapide-Blanc, situé à une soixantaine de kilomètres au nord de La Tuque est le premier aménagement devant être développé. Cependant, la Grande Dépression des années 1930 force la Shawinigan à réviser ses prévisions de croissance de la demande électrique à la baisse.

En vertu de l'entente, la Shawinigan s'était engagée à commencer le projet de construction d'une centrale d'une puissance minimale de 100 000 hp (74,6 MW) dès 1930, pour une mise en service prévue en 1933. La construction d'une deuxième centrale devait suivre en 1938. Mais, compte tenu de la situation économique et de la réduction des ventes de la Shawinigan entre 1930 et le milieu de 1932, la compagnie demande certains aménagements au bail, dont sa prolongation de 75 à 95 ans. Le gouvernement accepte de modifier les conditions, ce qui retardera le début de la construction des ouvrages subséquents.



Cependant, la Shawinigan honore tout de même son premier engagement ; la construction du barrage poids de 268 m **débute en 1930**, tel que prévu dans l'entente signée deux ans plus tôt. Le projet était relativement complexe pour l'époque et impliquait notamment le déplacement d'un tronçon de la voie ferrée du Canadien National, qui passait par les terres devant être noyées par le réservoir de la centrale, long de 50 kilomètres. Une autre conséquence fut le déplacement de la réserve indienne de Coucoucache dont les terres furent noyées par le réservoir Blanc. Une nouvelle réserve de 6 ha fut cédée par le gouvernement du Québec le 16 janvier 1932 en remplacement de l'ancienne de 154 ha. La Shawinigan remboursa le gouvernement canadien pour la perte de la réserve précédente au montant de 380 dollars le 1er décembre 1937.

Malgré le contexte économique difficile, les administrateurs de la compagnie sont confiants de la rentabilité du projet. Selon le Rapport annuel 1932 de la Shawinigan, le coût de revient unitaire des premiers 160 000 hp (120 MW) de puissance est estimé à moins de 100 dollars. Le coût de production devait baisser après l'installation des deux derniers groupes turbine-alternateur, la centrale étant prévue pour en accueillir six, d'une puissance combinée de 240 000 hp (180 MW). Et comme l'avaient craint les dirigeants de l'entreprise, la puissance de cette nouvelle centrale, dont la construction a été **complétée en 1934**, n'a pas été requise avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale en 1939.



Le conflit mondial entraîne une augmentation spectaculaire de la demande et les trois principaux réseaux électriques de l'époque — ceux de la Montreal Light, Heat and Power, de l'Alcan et de la Shawinigan — mettent en place de nouvelles interconnexions afin d'optimiser la production d'électricité. Un cinquième groupe turbine-alternateur est ajouté en 1943.

La guerre force aussi la Shawinigan à s'interroger sur la sécurité de ses ouvrages installés en Haute-Mauricie. L'entreprise met sur pied un service de pigeons voyageurs chargés de communiquer rapidement des informations au sujet des barrages les plus isolés en cas d'attaque aérienne ou de sabotage des installations et des moyens de communication. Le Shawinigan Journal, journal d'entreprise de la Shawinigan Water and Power, révèle dans son édition de novembre 1945 que les dirigeants de l'entreprise craignaient que la rupture du barrage Gouin ne provoque la destruction des usines en aval servant à soutenir l'effort de guerre.

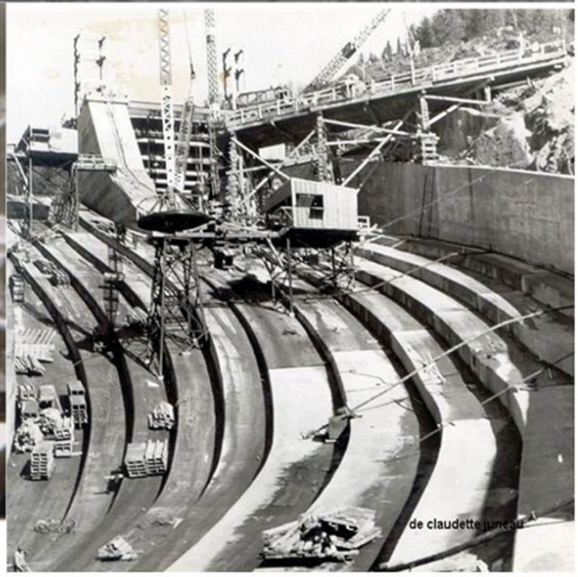
C'est ainsi qu'on établit à compter de mars 1942 des pigeonniers à Rapide-Blanc et à Gouin, sous la responsabilité d'employés de la compagnie devenus colombophiles amateurs. Les meilleurs pigeons de la Shawinigan pouvaient effectuer le voyage entre les deux sites — distants de 120 km (75 milles) à vol d'oiseau — en 75 minutes, ce qui représente une vitesse moyenne de 100 km/h.

Néanmoins, le nouveau contexte de l'après-guerre, avec la création d'Hydro-Québec en 1944, confine la Shawinigan à un territoire de plus en plus exigu alors que la demande augmente rapidement. Afin d'accroître la puissance installée des centrales du Saint-Maurice, la Shawinigan demande au gouvernement la permission de procéder au détournement du cours supérieur de la rivière Mégiscane, en Abitibi vers le réservoir Gouin, dont l'embouchure est située à 164 km en amont de Rapide-Blanc. Malgré l'opposition des ingénieurs d'Hydro-Québec, la compagnie privée obtient la permission de procéder en septembre 1951, quelques jours seulement après la décision de permettre à Hydro-Québec de construire deux centrales sur la rivière Betsiamites, Bersimis-1 et Bersimis-2.

Après plusieurs tergiversations, le gouvernement du Québec autorise la Shawinigan à détourner partiellement le cours de la rivière Mégiscane afin d'augmenter le débit de la rivière Saint-Maurice. Parallèlement à cette dérivation, un sixième groupe turbine-alternateur sera installé aux centrales de La Tuque, de la Trenche ainsi qu'au Rapide-Blanc. La décision d'entreprendre les travaux est prise en février 1953 et les nouvelles unités seront mises en service en 1955. Le coût des travaux de réfection, qui ont ajouté 150 000 hp (110 MW) à la puissance de pointe des trois centrales, se sont élevés à 14 millions de dollars. Fait à noter, la centrale de Rapide-Blanc inaugurée en 1934 était la deuxième de grande puissance de la SW&P après celle de Shawinigan 2 et elle a précédée celle de La Tuque inaugurée en 1940. (13)

Barrage La Trenche :

Vue panoramique chantier de La Trenche 1950



Construction barrage La Trenche 1949-1950

Archives Hydro-Québec

Ce barrage a nécessité un déploiement considérable de ressources pour sa construction qui a été terminée en 1950 et elle a été mise en service aussitôt. Elle est la sixième centrale à barrer le bassin de la rivière Saint-Maurice depuis l'embouchure de cette dernière. Avec ses 302 MW, elle est la plus puissante. Ce barrage de type béton-gravité a une hauteur de 53 m et une longueur de 442 m. Sa capacité de retenue est de 6 millions de mètres cubes d'eau à l'exutoire du lac Tourouvre. Ce lac formé par un élargissement de la rivière Saint-Maurice, à cause du barrage, reçoit les eaux de la rivière Trenche.

Une route d'une vingtaine de km séparait le village de Rapide-Blanc et le Barrage de La Trenche. Il y avait une route forestière qui menait de La Tuque à ce barrage et elle était très accidentée à ses débuts. Les visiteurs devaient laisser leurs voitures dans un stationnement près du barrage et traverser ce dernier à pied avant de prendre un taxi pour faire le reste du chemin vers le Rapide-Blanc. Mon père, Jean-Joseph Desbiens a servi de taxi du village pendant de nombreuses années et j'ai eu le plaisir de l'accompagner. On remarquait en route l'ébat de la nature et particulièrement les castors qui ne cessaient de construire des barrages sur les petits cours d'eau. Il y avait aussi beaucoup de perdrix et mon père avait l'œil juste pour les attraper avec sa petite carabine de calibre 22. J'agissais comme son assistant pour attraper les perdrix ayant perdu la tête mais battant toujours des ailes. Un autre beau souvenir de ce coin fut la pêche à la truite au Lac au Lard le long de la route menant au barrage de La Trenche. Aujourd'hui, il y a une belle route asphaltée qui relie La Tuque à La Trenche et le Rapide-Blanc pour un trajet d'environ 60 km que l'on peut parcourir en 45 minutes. (14)

La Saint-Maurice River Boom Co (SMRBC): Le flottage sur une base régulière sur la rivière Saint-Maurice a débuté en 1850 avec l'octroi, par le gouvernement du Canada-Uni, de sommes dédiées à l'aménagement de la rivière pour permettre le flottage du bois. Le gouvernement répondait ainsi aux demandes des entrepreneurs forestiers qui

souhaitaient exploiter le bois de la Mauricie, mais qui voyaient son transport limité par les nombreuses chutes parsemant son parcours. Puis, en 1887, l'implantation de la première usine de papier en Mauricie, à Grand-Mère, confirmera le recours au flottage au profit de l'industrie papetière. Sept usines de papier se sont installées en Mauricie entre 1887 et 1922, de La Tuque à Trois-Rivières en passant par Grand-Mère et Shawinigan. Le flottage représentait le moyen le plus économique d'acheminer vers les usines le bois bûché en Haute-Mauricie. En 1917, le gouvernement céda à la compagnie de flottage du St-Maurice (alors appelée St-Maurice River Boom Co ou SMRBC) toutes ses installations et tous ses biens pour fin de flottage du bois à la condition que la compagnie les maintienne en bon état et soumette à chaque année un rapport de ses activités. La formation fut une initiative des principales sociétés forestières qui flottaient alors du bois sur la rivière, soit The Laurentide Paper Company, The Grès Falls Company, The Union Bag Company, et The St-Maurice Lumber Company. La compagnie avait pour mission de faire le flottage du bois pour toutes les compagnies précitées. Le coût était partagé entre elles au prorata de la quantité de bois appartenant à chacune d'elles. Au-dessus du barrage de La Tuque, les draveurs de la SMRBC s'afféraient à trier le bois pour la Brown Corporation et celui destiné aux usines de la basse Mauricie. Le flottage du bois a pris fin en 1995 sur le Saint-Maurice et le bois est maintenant transporté aux usines par camion. Les riverains ont ainsi gagné une grande bataille pour un environnement plus propre et une navigation de plaisance sans limites. (15)

La St. Maurice Forest Protective Association, organisme sans but lucratif aujourd'hui disparu, fut créée en 1917 par des compagnies forestières de la région pour la protection des forêts contre les incendies. Installée dans les locaux de la St. Maurice River Boom Company, connue jusqu'en 1972 sous l'appellation de Compagnie de flottage Saint-Maurice Ltée, elle n'en était pas moins indépendante et autonome dans son fonctionnement. En 1972, la St. Maurice Forest Protective Association était dissoute et remplacée par la Société de conservation du Québec. La SMRBC fut omniprésente sur le Saint-Maurice pendant le XX ième siècle pour assurer le flottage et triage du bois. A Rapide-Blanc par exemple, on pouvait voir ses bateaux à l'œuvre pour pousser les billots à travers les pelles du barrage. Parmi ses bateaux célèbres on pouvait voir le Rapide-Blanc, le Coucouache, l'Amisk, le Coo Coo, le Flamand, le Colonel Georges, le Weymontachingue et le R. F. Grant.

Bateaux en cale sèche à Windigo pour l'hiver

La nationalisation de la SW&P :

1962 : Le 12 février, René Lévesque, alors ministre des Richesses naturelles et surnommé René 50,000 watts, prononce le discours inaugural de la Semaine nationale de l'électricité. Devant les dirigeants des entreprises privées d'électricité, il décrit la situation au Québec comme « un fouillis invraisemblable et coûteux ». Il dénonce les écarts tarifaires et le manque de disponibilité de l'électricité qui freinent le développement de certaines régions du Québec. Il faut confier à Hydro-Québec, conclut Lévesque, la responsabilité du développement ordonné des ressources hydrauliques et de l'uniformisation des tarifs d'électricité dans tout le Québec. Jean Lesage annonce la tenue d'élections, le 14 novembre, afin de permettre à l'électorat québécois d'autoriser Hydro-Québec à acquérir les distributeurs privés d'électricité. Jean Lesage est réélu. Hydro-Québec se porte donc acquéreur de quelque quatre-vingts entreprises, des distributeurs privés, des coopératives d'électricité et des réseaux municipaux qui acceptent son offre d'achat. Elle termine l'intégration de toutes ces entreprises en un tout unifié en moins de trois ans, une opération d'une ampleur et d'une complexité sans précédent en Amérique du Nord.

Un grand changement de culture s'est produit lors de la nationalisation. On est passé d'une société essentiellement anglophone à une autre société essentiellement francophone. Cela s'est répercuté à tous les niveaux, incluant l'ingénierie et la maintenance sous toutes ses formes. (16)

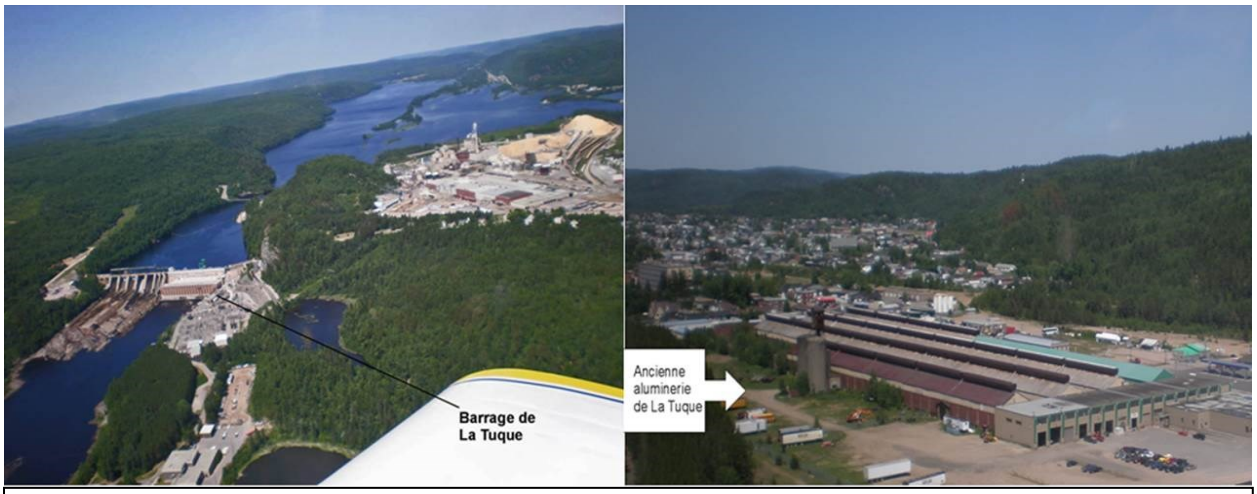
La Tuque et la Brown Corporation :

1904 : La Brown Corporation achète les chutes et les terres environnantes de La Tuque.

1905 : La papetière **Québec and St. Maurice Industrial Company** construit une usine de pâte à papier, un barrage et une centrale hydroélectrique à La Tuque. Elle fut incorporée le 20 mai 1905 et elle prendra le nom de **Brown Corporation**, le 5 mars 1915. La Brown Corporation fut dirigée par les frères Brown, originaires de Berlin, New Hampshire. Elle profita de la demande accrue de papier de la part des États-Unis, due à l'épuisement des forêts du nord-est américain. L'usine de production d'électricité de la Brown porta le nom de la **St. Maurice Power Corporation** et servait les besoins de l'usine et ceux de la ville en expansion. La capacité de cette usine était assez modeste avec 4,000 HP (3 MW).

La centrale de La Tuque dont la reconstruction par la SW&P a démarrée en 1938 (l'ancienne appartenait à la St. Maurice Power Corporation) et celle-ci fut complétée en 1940 avec une puissance de 263MW. Plus de 1000 employés travaillèrent à la construction du Barrage de La Tuque. Toute cette puissance électrique tombait à point lorsqu'en janvier 1942 il fut décidé de construire une usine de lingots d'aluminium qui devait être achevée avant la fin de l'année. Ce pari fut tenu et cette usine de $10 millions avait un total de 300 cuves de type Soderberg. 1,500

hommes vont travailler presque jour et nuit pour réussir cet exploit et une fois lancée, l'usine employa 600 personnes pour ses lignes de production. Malheureusement, dès la fin de la guerre en 1945, il fut décidé de fermer l'usine d'aluminium.



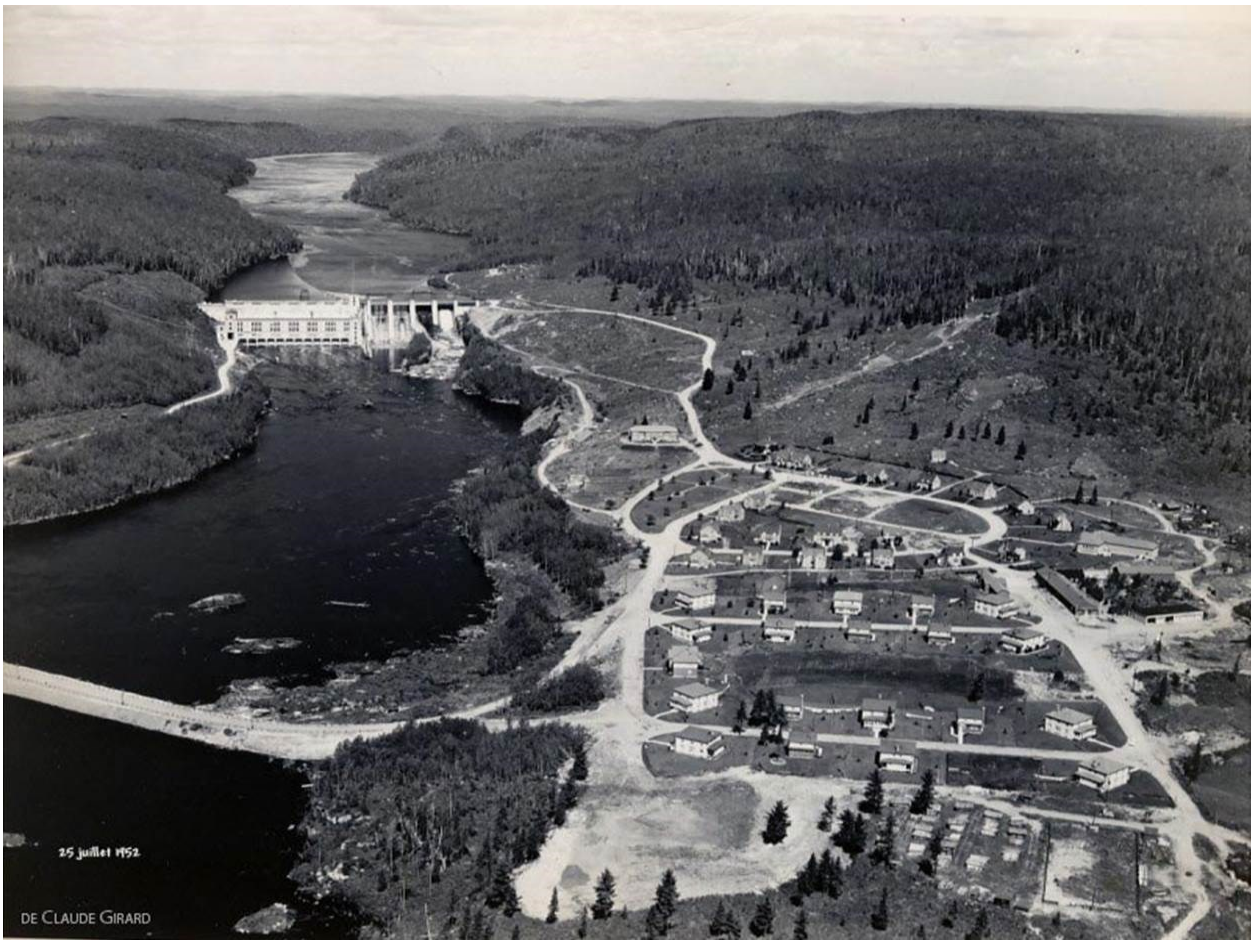
La photo de gauche nous montre à la fois la Centrale de La Tuque et l'usine à papier à droite, anciennement La Brown Corporation. La photo de droite montre l'ancienne usine d'aluminium maintenant convertie en entrepôt et opérations de transformation forestières

<u>Le village de Rapide-Blanc, oasis de paix :</u> (17)

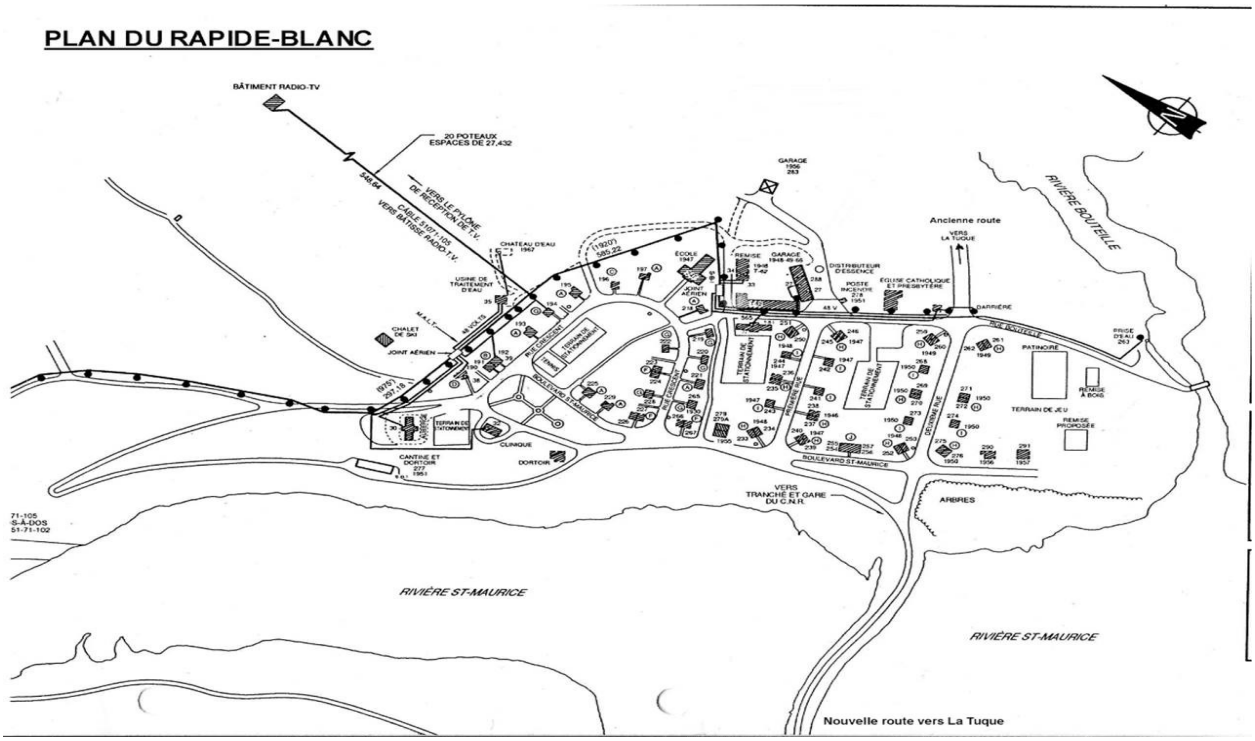
Dès l'année 1930, la Shawinigan fait construire un village pour héberger les travailleurs responsables de l'exploitation de la centrale, ainsi que leurs familles. Aménagé sur le modèle des «garden cities » anglaises, le village comptait 50 maisons unifamiliales. Comme dans d'autres communautés éloignées au Québec, les maisons de Rapide-Blanc étaient la propriété de l'exploitant de la centrale, qui louait les espaces aux employés.

Dans la première édition du village on peut voir une série de maisons primaires, sinon primitives, avec revêtement extérieur cartonné noir appelé « Tentest », construites à la hâte, sans sous-sol et sans étage supérieur. Ces maisons cartonnées seront remplacées fin des années 40 par de belles maisons de brique rouge pour la moitié du village et le reste des maisons étant finies avec un revêtement de bardeaux d'amiante. Toutes les maisons nouvelles possédaient des systèmes de chauffages électriques à air chaud. De bons systèmes d'égouts et d'aqueducs furent également mis en place pour en faire un village à l'avant-garde du confort moderne. La télévision arriva également très tôt soit en 1954, avant plusieurs agglomérations québécoises. Bref les villageois du Rapide-Blanc se sentaient vivre dans un endroit privilégié et idéal pour élever une jeune famille. Le village disposait également d'une auberge de 13 chambres, une école élémentaire qui offrait l'enseignement en français et en anglais, deux

églises, une catholique et une protestante, un magasin général et une clinique. Des installations de loisir permettaient la pratique du curling, du hockey sur glace et du ski alpin en hiver, et du tennis, de la balle-molle et la natation au Lac Croche en été.



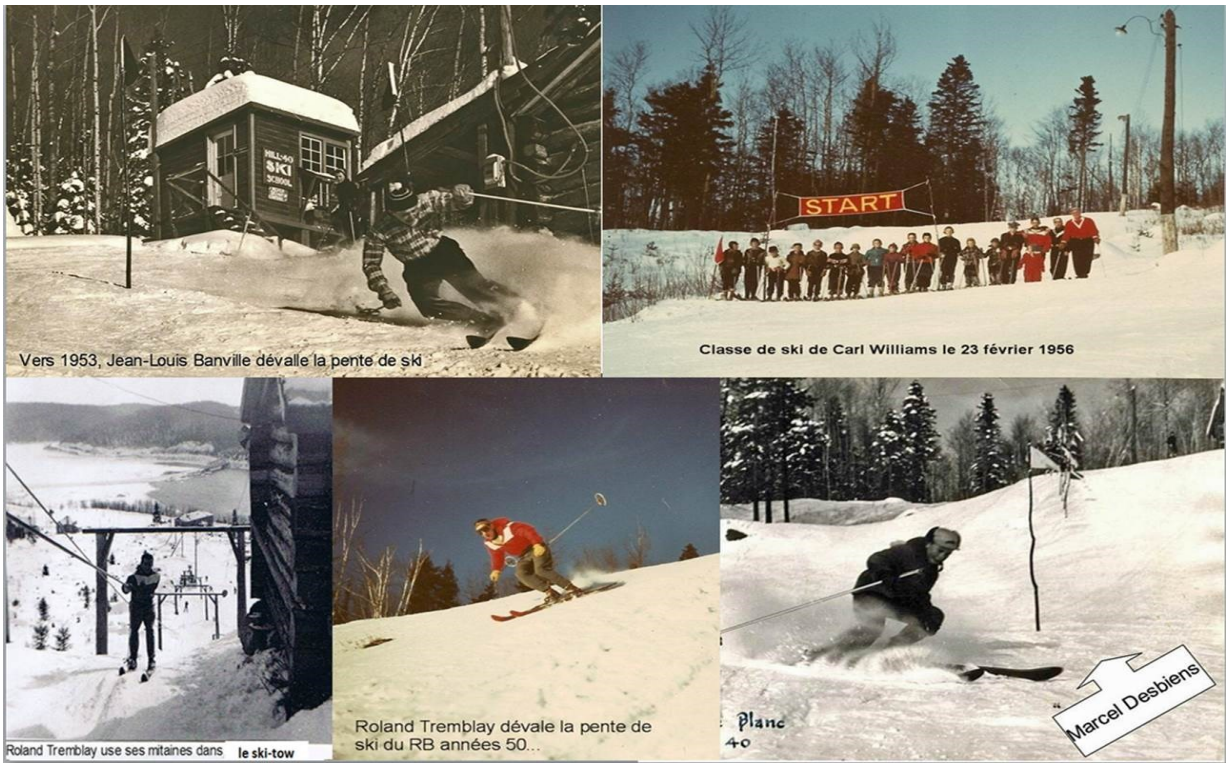
Avant la construction d'un pont routier sur la centrale de la Trenche, le site du Rapide-Blanc était difficile d'accès, puisque les travailleurs étaient coupés de la route menant à La Tuque et au reste du Québec. Le village étant séparé de la civilisation par le Barrage de La Trenche, une grande fraternité s'était développée au cours des années. Cette fraternité franchissait la barrière des langues et chacun y trouvait son plaisir. Elle se manifestait en hiver au curling, au ski et au hockey qui furent très populaires et entièrement gratuits. Même chose en été avec la cueillette des enfants avec l'autobus du village pour les emmener à la baignade au Lac Croche (Lac Adams aujourd'hui).



Le plan aide à situer les diverses maisons et rues ainsi que l'église, l'école, le garage, l'auberge et autres facilités. Les lecteurs voudront élargir la photo pour pouvoir mieux lire les écritures dans ce plan, incluant le nom des rues. Ce plan est disponible sur le site internet du RB.

Carl Williams, le professeur de ski, fut adoré par toute la population et il ne ménageait rien pour faire du « Ski Hill No 40 » un indéniable succès.

Première rangée: Carl Williams, Judie Foster, Richard Danis, Michel Trottier, Jacqueline Bergeron, Peter Danis
Deuxième rangée: Pierre Juneau, Ruth-Ann Futter, Carol Sievewright, Carole Lafrenière, Paul Desbiens
Troisième rangée: Roger Trottier, André Trottier, Dave Sievewright



Je me souviens que les dimanches après-midi, l'une des activités du village était la descente de la côte menant au barrage sur le gros bobsleigh que l'on aperçoit dans cette photo. Bref, on s'amusait bien à Rapide-Blanc. Le hockey non plus ne faisait pas exception.

Deuxième rangée: Phil Juneau, Robert Thibeault, Jos Bernard, henri Juneau, Yves Montrain
Première rangée: Denis Desmarais, ?, Roger Boulanger (gardien), Roger Caron, ?, Sonny Peach

Le curling à Rapide-Blanc

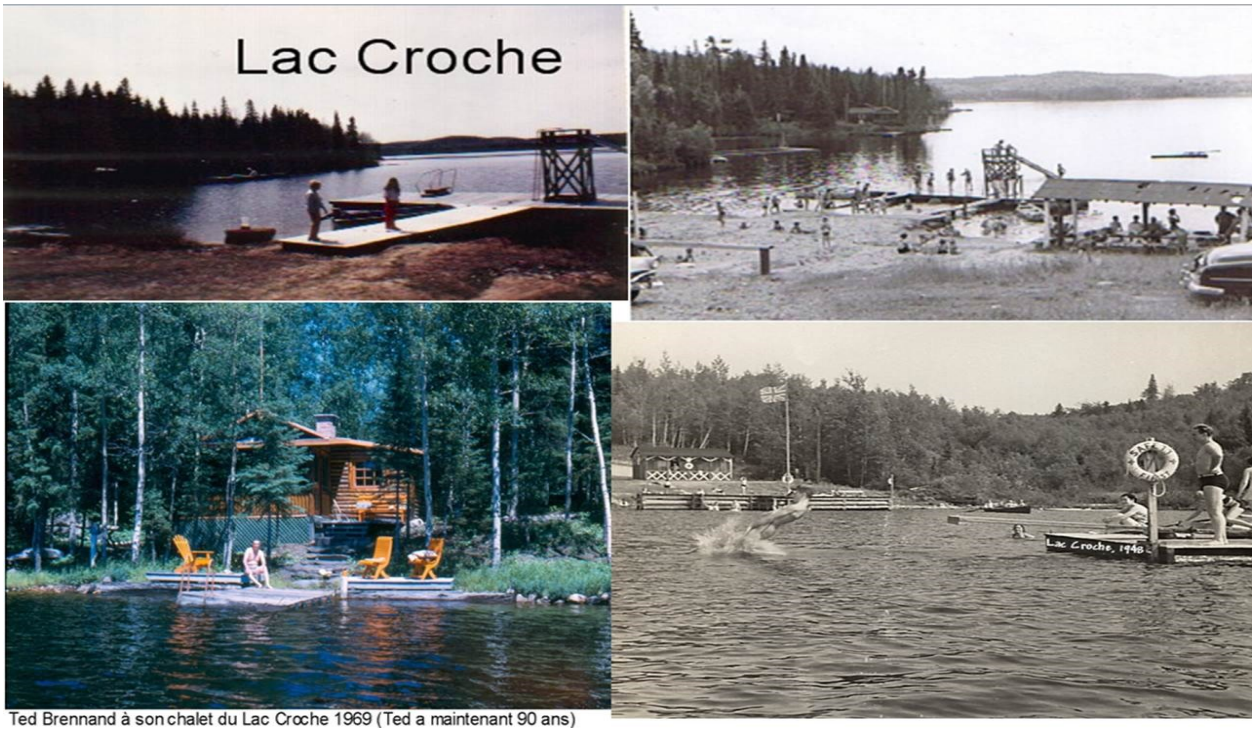
Gîte Rapide-Blanc :

Ce gîte a repris du service en 2018 après un transfert de propriétaire. Autrefois il y avait quelques demeures privées de l'autre côté du ruisseau bouteille, communément appelé « Creek Bouteille ». Entre-autres le coiffeur du village habitait l'une de ces demeures. Pour accéder au site internet de ce gîte, voici l'hyperlien : https://gitelerapideblanc.com/

Les propriétaires du gîte est Stéphane Veillette et sa conjointe Linda Mailhot. Stéphane était le fils de Gaston Veillette qui est lui-même fils de Théophile Veillette ancien résident au Rapide Blanc des années 30 à la fin des années 60.

Le Lac Croche :

À l'été, au village, il y avait le terrain de jeu avec ses balançoires et le tourniquet. On aimait bien également aller faire des tours dans la forêt avoisinante, le grand parc, le cric bouteille etc. Cependant l'activité la plus agréable était de se faire cueillir par l'autobus du village pour aller se baigner au Lac Croche situé à environ 5 km plus loin. Les photos suivantes nous montrent bien tout le plaisir que l'on pouvait ressentir. Les familles plus riches construisaient des chalets le long de ce lac. Pour les familles moins nanties, la SW&P mettait leur Grand Chalet au bout du lac à leur disposition.



Ted Brennand à son chalet du Lac Croche 1969 (Ted a maintenant 90 ans)

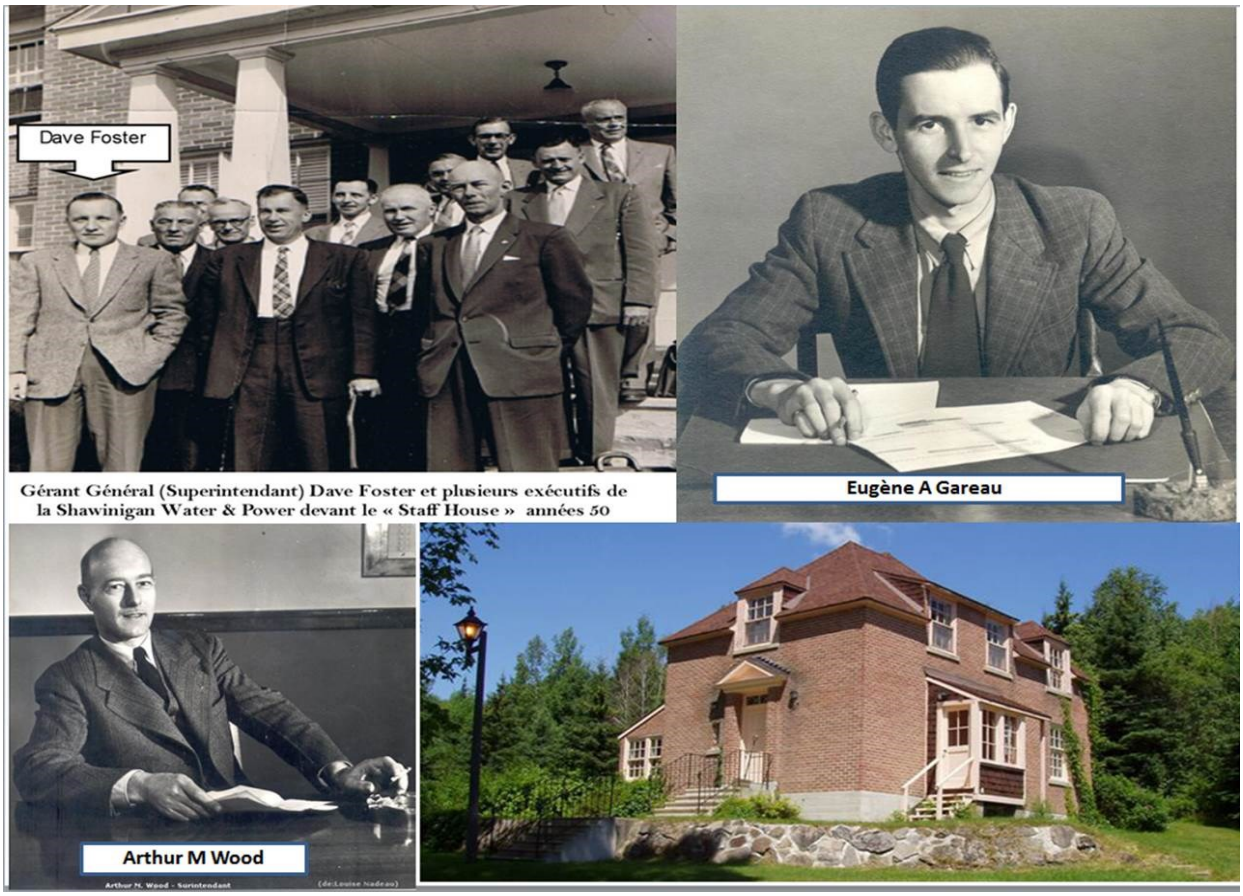
Construit en 1983 par la Famille Philippe Dubord (employé SW&P puis retraité H-Q), il fût acquis par Mme D. Bombardier en 2006

<u>Le maintien de l'ordre à Rapide-Blanc</u> : La gouvernance du village était assurée par la Shawinigan Water & Power qui nommait des superintendants à tour de rôle. Les superintendants jouaient donc un rôle semblable aux maires des municipalités du Québec mais

avec une rigueur incontestée. Les superintendants occupaient la meilleure maison du village située sur un promontoire donnant une vue sur un beau parc, la rivière Saint-Maurice et l'auberge du village. A l'arrière il y avait la pente de ski. L

'épouse du superintendant Foster est photographiée plus bas.

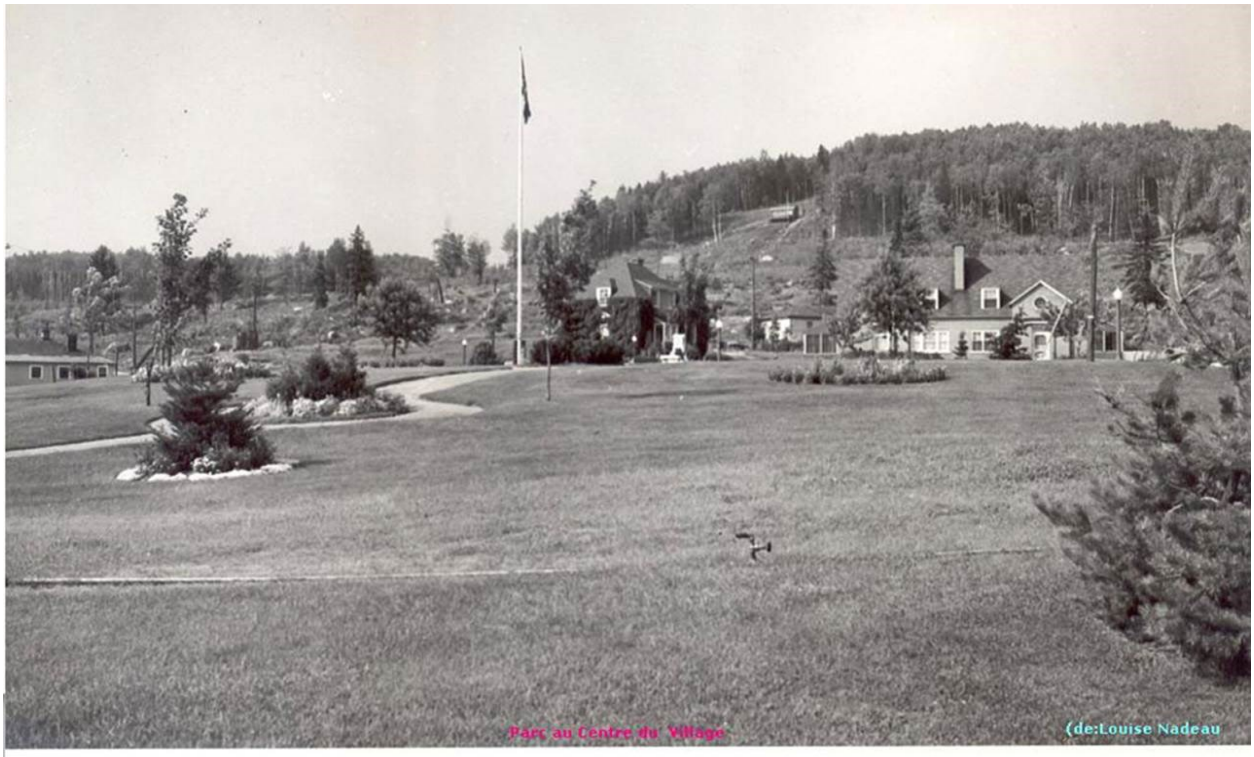
Marion Foster au bas de la pente de ski Rapide Blanc



Gérant Général (Superintendant) Dave Foster et plusieurs exécutifs de la Shawinigan Water & Power devant le « Staff House » années 50

Auberge - 1949 à 1971-72 ? (de : Louise Nadeau)

L'auberge a sa petite histoire également. Elle accueillait bien entendu les grandes personnalités venant visiter le village. Elle avait aussi un espace pour le bureau du médecin. Deux de ses pensionnaires les plus connus furent Carl Williams, instructeur de ski extraordinaire et Mlle Marguerite Cossette, enseignante pendant 30 ans à Rapide-Blanc.



Parc du Rapide-Blanc avec la maison jumelée et à gauche la maison du superintendant et le chalet de ski en haut de la montagne

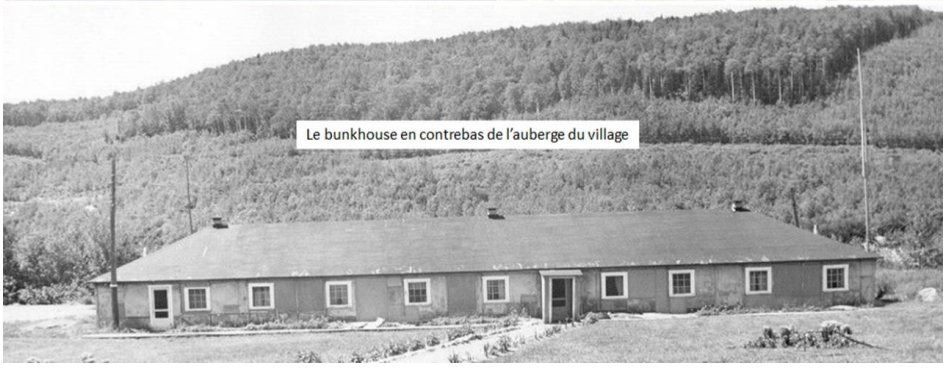
Pour conserver le cachet de ce beau petit village, il était interdit de construire des garages attenants aux maisons. La seule chose permise était la construction de garages à l'arrière du village pour préserver le beau coup d'œil sur les rues du village. Sur la rue un peu cachée à l'arrière du village, il y avait une rangée de garages et une étable pour héberger le cheval de trait du village. On y emmagasinait le foin en été et la nourriture de cheval. Il y avait aussi le garage (ou mini ferme) des Normands et leur élevage de porcs. L'abattage se faisait à la masse et au couteau, spectacle pas très beau à voir.

Mon père avait un garage sur cette rue et à la veille de son départ pour l'hôpital, une chaufferette électrique mit le feu au garage et mon père y perdit son camion et le garage lui-même.

Toutes les propriétés du village étaient maintenues dans un état impeccable incluant la coupe du gazon et le maintien d'un très beau parc en face de notre maison avec de magnifiques ronds de fleurs. Émile Juneau était le maître de poste et le gérant du village et il était à la hauteur de la situation. Son bureau principal était dans l'édifice à côté du curling.

Le village était aussi doté d'un atelier à bois parallèle et semblable à l'édifice du curling. Voici quelques ouvriers à l'œuvre.

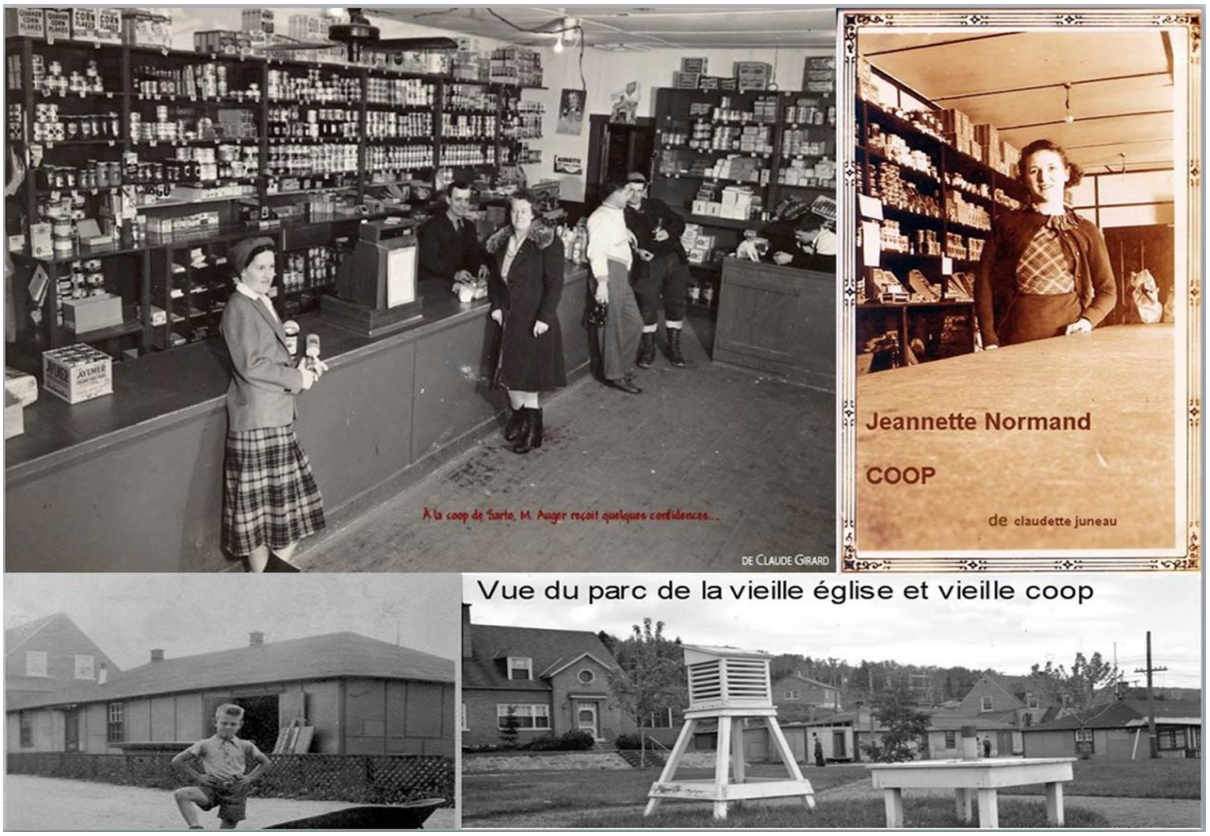
<u>Le Bunkhouse :</u> Quelques travailleurs du Rapide-Blanc étaient logés dans cet édifice qui combinait couchettes de base et cantine. Le cuisinier en chef était Lionel Tremblay et on le voit ici avec ses compagnons.



« Bunk House » ou dortoir des travailleurs

Version améliorée du « Bunk House » initial

Les coopératives alimentaires :



Cette vieille coop était juste à côté de notre maison (La jumelée) et elle était un haut lieu de conversations du village. Je me souviens que la réfrigération était au niveau primaire. En effet, on emmagasinait des blocs de glace dans du bran de scie l'hiver pour qu'ils puissent durer la saison estivale. Il est présumé que l'on avança en technologie dans la deuxième coopérative que l'on voit ici.

L'école du village :

Les institutrices du village : Il y avait essentiellement deux classes francophones du cours primaire et une classe anglophone.

Marguerite Cossette

Marguerite Cossette a été une superbe institutrice pendant 30 ans à Rapide-Blanc. On l'avait surnommée « Mademoiselle Rapide-Blanc. Elle habitait à l'auberge du village et se rendait à l'école à pied à chaque matin. Elle passait devant notre maison et ne manquait pas de me saluer en passant car je passais des heures à faire des travaux routiers avec mes petits camions. À 6 ans, j'ai alors pu jouir pendant trois ans de ses enseignements. Elle était exigeante mais elle récompensait aussi les efforts de ses élèves. Née en 1908 à Saint-Narcisse, celle-ci arriva à Rapide-Blanc en 1938 pour y dispenser son enseignement. Son employeur, la Shawinigan Water & Power, avait vu juste en l'embauchant. Plus de 200 enfants ont pu profiter de ses talents. Sa carrière se termina en 1968, tout juste avant la fermeture du village.

Mlle Marguerite Cossette (193? à 1948-ancienne école-classe francophone)
Nicole Normand - Louise Nadeau - Marcel Desbiens - Réginald Losier - Roland Bergeron
Clémence Bergeron - René Desbiens - Marcel Tremblay - Roland Tremblay
Gilbert Nadeau - Pierrette Auger - Yvon Auger
Raynald Bayard - Pierrette Tremblay - Gérald Losier
Michèle Juneau - Madeleine Nadeau
Diane Bayard (photo 1947-48) (de: Louise Nadeau)

Lucette Diamant accueillie devant l'école par un gentil chien

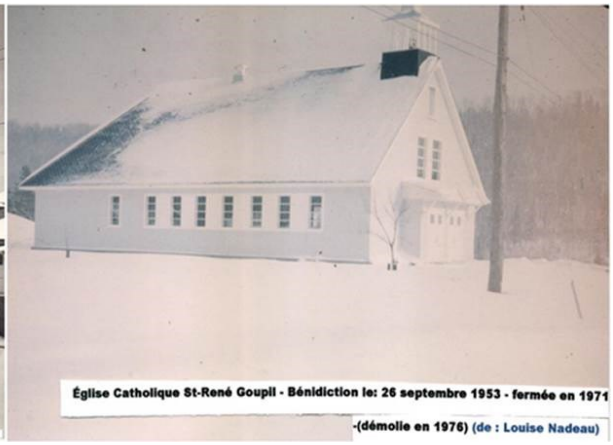
Lucette Diamant, l'autre institutrice pour les niveaux de 4ième à 7ième année était également une demoiselle, arrivée en 1955 à Rapide-Blanc à l'âge de 20 ans. Très convoitée par les célibataires du temps, c'est Jacques Philibert qui fut l'heureux élu de son cœur. Mademoiselle Diamant était une excellente institutrice avec le grand défi d'enseigner à quatre niveaux à la fois. Elle a su se tirer d'affaire et ses étudiants pouvaient ensuite se diriger vers les écoles secondaires à l'extérieur, soit à La Tuque ou ailleurs. Je me souviens que la grammaire Grévisse était difficile à maîtriser et on l'avait surnommée la grammaire écrevisse!

Parmi les bons souvenirs d'enfance il y avait les préparatifs pour célébrer Noël dans ce beau village. Cela débutait par un scénario de la séance de Noël à être présenté dans la grande salle de l'école devant les parents. Chaque enfant avait un rôle à jouer et une chanson à présenter. Il y avait un accompagnement piano. Il y avait ensuite toute une série d'amusements pour les enfants allant de la chaise musicale à la tentative de croquer avec la bouche seulement, de belles pommes rouges flottant dans une cuve. Cette magnifique tradition se terminait par la remise à chaque enfant du village d'un beau cadeau du Père Noël (la SW&P). La cérémonie de Noël était l'un des moments les plus attendus dans le village.

Les églises :

Tout le monde était très catholique en ces temps-là et j'ai pu connaître l'ancienne et la nouvelle église et les prêtres qui se sont succédé. L'ancienne église était juste en face de notre maison et le son de cloche était ressenti à l'intérieur de notre maison. Il était de rigueur d'assister à tous les offices religieux et d'aller à la confession. Au mois de mai, il fallait suivre quotidiennement le mois de Marie avec ses chants et prières. Cela m'amène à parler de ma première entreprise. Vers l'âge de 6 ans, je vois démarrer la construction de la nouvelle église. Alors après les classes, je visitais le chantier de construction lorsque le chef d'équipe me demande si je serais intéressé à faire des achats à la Coop pour les ouvriers tel l'achat de Coca-Colas, de barres de savon, etc. J'ai bien entendu accepté et à chaque jour je gagnais un gros cinq sous en pourboire pour me récompenser de mes efforts. C'est ainsi que j'ai réussi à me ramasser un petit pactole et passer une commande dans le catalogue de Dupuis Frères de deux beaux cadeaux de Noël.

Voilà ma première expérience d'entrepreneur et je fus encouragé par mon papa et les ouvriers, bien entendu.



Il y avait de toute évidence plus de jeunes filles que de garçons à Rapide-Blanc. Le curé Lemire à gauche pose fièrement avec l'Évêque de Trois-Rivières, Georges-Léon Pelletier à droite.

<u>Église Anglicane :</u>

On l'appelait communément la « mitaine », notre propre traduction du terme anglais « meeting hall ».

Quelques pionniers du Rapide-Blanc :

On peut accéder à la chanson en allant à l'onglet « Chanson » dans le site internet du Rapide-Blanc

Je débute avec **Oscar Thiffault** car il a immortalisé le village avec sa chanson «Le Rapide-Blanc». Il a vendu pas moins de 500,000 exemplaires de cette chanson folklorique à double sens. Le clergé de l'époque fut très offensé par cette chanson, ce qui contribua probablement à la rendre encore plus populaire. Cette chanson débutait par le refrain suivant : «Awigna han Awigna han . La bonne femme lui a demandé ce qu'il voulait, hais, ce qu'il souhaitait, hais ? ».

Oscar Thiffault était un chanteur folklorique québécois et un chanteur de musique country. Il est né le 6 avril 1912 à Montréal et est décédé le 6 février 1998 à Trois-Rivières. Ne parvenant

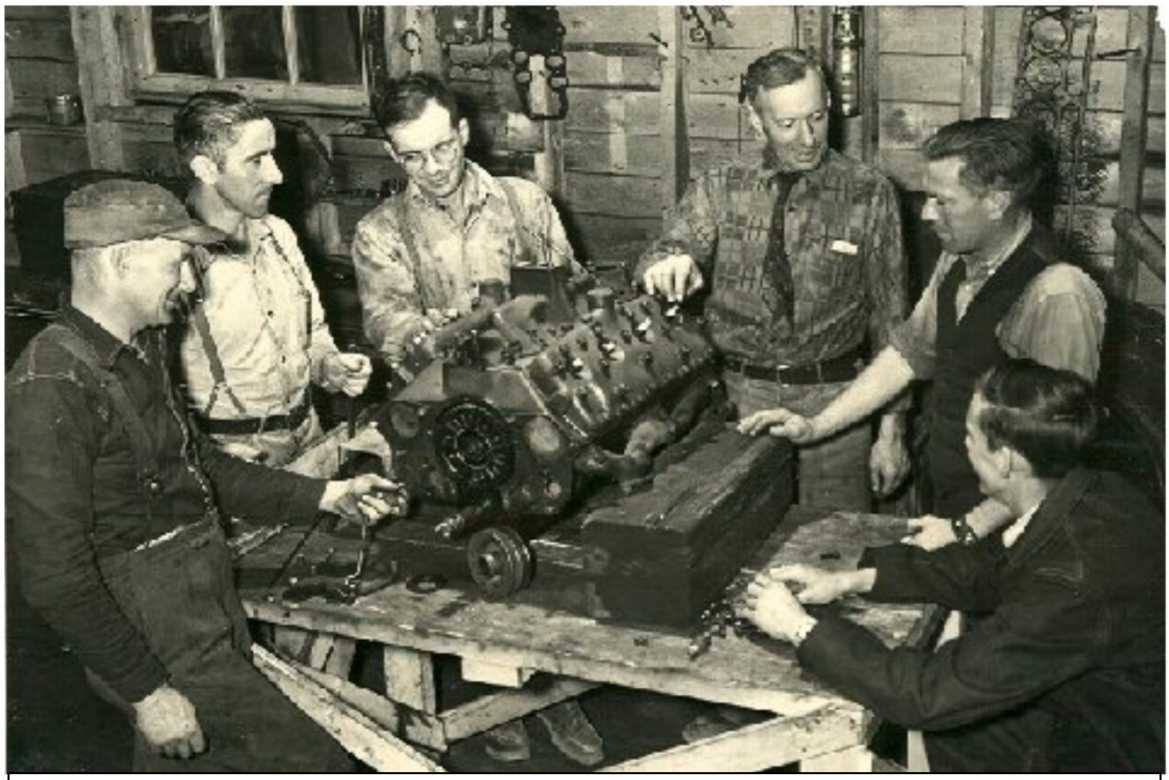
pas à vivre de sa musique, il a travaillé notamment comme défricheur en Abitibi et comme travailleur de chantier lors de la construction du barrage du Rapide-Blanc 1930-1934. Oscar Thiffault connaît enfin le succès en 1954 avec "Le Rapide-Blanc", chanson dérivée d'une pièce de folklore et qu'il avait écrite vers 1934 alors qu'il travaillait à la construction d'un barrage du Rapide-Blanc, sur la rivière Saint-Maurice. La chanson est depuis devenue un classique, repris notamment par Aglaé, Colette Renard, Marcel Amont, La Bottine Souriante et Beau Dommage. Quittant son emploi au milieu des années 1950 pour se consacrer à la chanson, Oscar Thiffault remporte du succès en tournée dans toutes les régions du Québec. Il lui arrive alors de se joindre à l'équipe de son ami Marcel Martel (père de Renée Martel) avec qui il grave quelques chansons en duo. Même aujourd'hui les familles québécoises font du refrain « Le Rapide-Blanc » leur chanson de réjouissances durant les fêtes.

Jean-Joseph Desbiens :

Né en 1909 à La Tuque, Jean-Joseph habites la maison familiale à La Croche. Son père Eugène est cultivateur et un important pionnier de cette communauté. Sa mère était Anne Gagnon et son oncle Ernest Desbiens, important pionnier à La Tuque. Dès qu'il fut apte aux travaux de la ferme, Jean-Joseph laisse l'école primaire pour accomplir tous les métiers relatifs à l'agriculture. Par ses temps libres, c'est au garage de ce village qu'il apprit le métier de mécanicien. A l'âge de 29 ans, il se marie avec Gabrielle Cinq-Mars, 22 ans. Cette dernière le convainc de changer de métier. C'est cela qui l'amena à travailler pour la SW&P.

Jean-Joseph épousa Gabrielle à La Croche le 31 décembre 1938 et ils eurent 4 garçons (René, Marcel, André et Paul) et 3 filles (Monique, Jacinthe et Lucie). Vers 1939, Jean-Joseph entre au service de la SW&P en tant que monteur de ligne basé à La Tuque. Vers la fin de 1942, on le retrouve à Rapide-Blanc. La demeure initiale était une modeste maison cartonnée datant de l'époque de la construction du barrage (1930-34). Après la deuxième guerre mondiale, la SW&P décide de les remplacer par de vraies maisons confortables, la moitié d'entre-elles finies en belles briques rouges style anglais et les autres avec des revêtements de bardeaux d'amiante.

Ces maisons avaient des sous-sols, fournaises électriques, téléphone et eau courante. JJ comme on l'appelait, s'afférait à creuser avec le « bulldozer » de la SW&P des fondations pour ces maisons et à bâtir l'infrastructure du village. JJ travailla ensuite au garage local car il avait déjà développé une grande aptitude pour la mécanique automobile. Comme la SW&P travaillait essentiellement en anglais, il réussit à s'exprimer dans cette langue et il fut éventuellement nommé chef-mécanicien du village.



De gauche à droite, Lauréat Tremblay, M. Bourgeois, Jean-Joseph Desbiens, Jos Caron, Maurice Bélanger et Roger Caron

Terminologie : A cette époque tous les termes de la mécanique automobile étaient en anglais mais très souvent prononcés à la française et dont voici des exemples : « Un camion était un truck, une fourgonnette était un panel, une niveleuse était un graydeur, un pare-choc était un bumper, un capot était un hood, un pare-brise était un winshire, un essuie-glace était un wiper, une lumière était un spot, une pédale d'embrayage était une clutch, un démarreur était un starter, un amortisseur était un shock absorbeur ».

Famille Desbiens : La famille a initialement habité dans une maison cartonnée (Tentest noir) avec quatre petites chambres à coucher, près de l'ancienne église. Ma mère en avait plein les bras avec sa famille de sept enfants et elle était très habile à coudre des vêtements pour tous. Elle accueillait aussi de façon périodique le vendeur de la société Fuller Brush qui allait prendre les commandes dans chacune des maisons. Une semaine ou deux plus tard nous recevions la

marchandise pour tout le village et je fus chargé de livrer cela à chacune des maisons. Les villageois se servaient beaucoup des catalogues Dupuis Frères, Eaton et Simpson pour commander des marchandises qui arrivaient par train. Moi j'utilisais les vieux catalogues pour faire du découpage.

C'est à l'automne 1948 que la famille déménage dans la maison jumelée qui existe encore aujourd'hui. On peut s'imaginer qu'avec sept enfants et deux adultes dans une petite maison de trois chambres à coucher, il n'y avait jamais de moment de repos.

Notre famille était très semblable aux autres. Les enfants passaient la majeure partie de la journée à jouer à l'extérieur. Personnellement, j'ai passé beaucoup de temps sous notre solarium dans la photo ci-haut pour y faire des chemins et monticules avec mes camions et ma petite niveleuse. Nous pouvions aussi jouer au parc en face de l'école et faire des excursions dans les bois. L'autobus du village cueillait les enfants en début d'après-midi pour les conduire au Lac Croche avec sa plage publique, ses quais et sa glissade. Tout était fourni gratuitement par la compagnie. Le soir, les adolescents se regroupaient au restaurant dans la bâtisse du curling. Les plus jeunes pouvaient se prévaloir de boissons douces et de crème glacée et les plus vieux y allaient pour la bière.

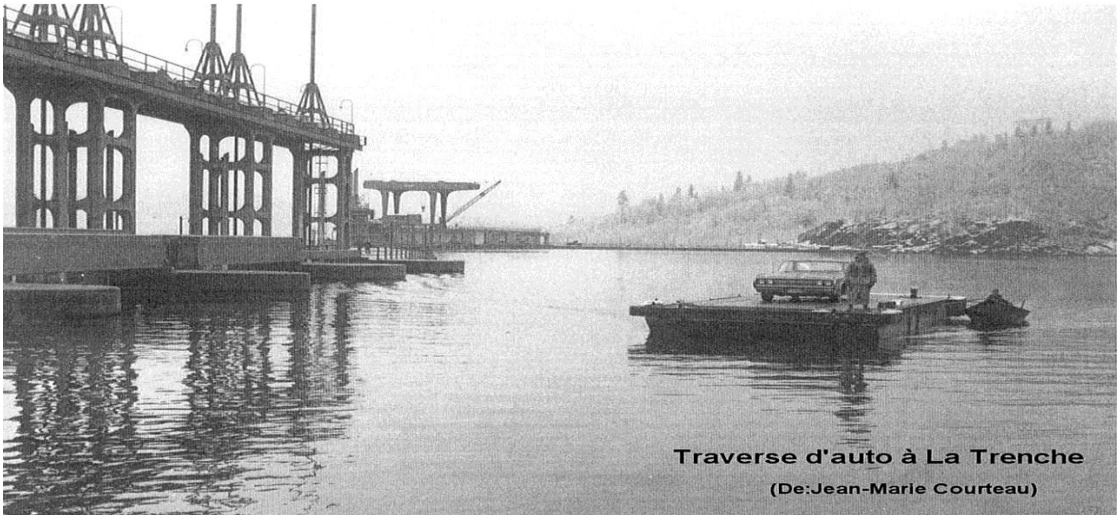
L'automne venu, on passait à l'Halloween et à Noël. Il y avait une belle fête couronnée par la distribution des cadeaux de la compagnie, un moment fort attendu. Enfin, il ne faut pas oublier les offices religieux dont la messe du dimanche, la procession de la fête Dieu et la célébration quotidienne du mois de Marie au mois de mai. Nous étions accompagnés dans le chant « C'est le mois de Marie, c'est le mois le plus beau » par un organiste qui s'activait sur l'harmonium à pédale. Notre père tenait également à ce que nous disions à chaque soir le chapelet en famille en écoutant le Cardinal Paul-Émile Léger le réciter sur les ondes de CKAC de Montréal. Le signal pour entrer dans la maison se donnait par le clignotement de la lumière extérieure à 18h55 car le chapelet débutait à 19h pile. Un manquement à cet appel était sévèrement puni.

L'hiver, nous avions la pente de ski juste à l'arrière de la maison et la patinoire en face. Nous pouvions donc nous amuser à l'année longue.

Pour pouvoir nourrir neuf personnes avec un modeste salaire, il fallait être créatif. Mes parents ont donc fait un grand jardin derrière notre propriété et on y cultivait divers légumes : patates, carottes, radis, navets, échalotes, oignons, salade, rhubarbe etc. Les petits fruits poussaient en abondance au Rapide-Blanc, les fraises, framboises et bleuets. Il fallait quand-même se méfier des ours et des couleuvres. Il était obligatoire d'aller les cueillir, malgré les détestables moustiques qui ensanglantaient l'arrière de nos oreilles.

Lorsqu'il le pouvait, mon père servait de taxi pour le village, soit pour aller à la station ferroviaire, soit pour aller au Barrage de La Trenche. Dans ce dernier cas, il accueillait des visiteurs provenant de La Tuque ou des habitants du Rapide-Blanc se rendant à La Tuque. Le barrage se traversait uniquement à pied dans ce temps-là et la passerelle était étroite. Nous avions le vertige en regardant les chutes d'eau. J'accompagnais souvent mon père dans ces voyages me tenant debout derrière le siège du conducteur. Je tenais le volant de sa voiture, pendant que lui roulait des cigarettes tout en poursuivant sa route. Enfin, mon père entretenait un lien étroit avec la Saint-Maurice River Boom et René, le fils aîné, travailla sur la drave durant l'été en tant qu'étudiant.

Mon père a eu la malchance de subir l'amputation d'une jambe à l'âge de 42 ans après s'être blessé sur son « bulldozer ». Malgré cela il put reprendre ses activités de chef mécanicien du village et même entreprendre la construction du premier pont de glace au-dessus du barrage de La Trenche. Pendant quelques jours, lui et ses compagnons avaient creusé des trous le long du parcours pour puiser de l'eau et arroser la surface. Mon père fut le premier à s'aventurer sur la glace avec son lourd véhicule Chrysler 1950 avec la porte du conducteur ouverte et un câble attaché à sa ceinture et tenu à l'autre bout par un homme de confiance. Heureusement, tout s'est déroulé sans incident et ce fut un grand moment d'extase pour la population du village car on venait d'ouvrir une porte vers La Tuque sans devoir prendre le train. Malheureusement, cette aventure fut de courte durée car la SW&P ordonna de cesser cette activité jugée dangereuse. Une voiture pouvait glisser devant le barrage et entraver les turbines. L'été, il y avait un service de traversier sur un chaland propulsé par une embarcation à moteur.



Le Rapide-Blanc était un lieu idéal pour élever une famille. Les enfants pouvaient gambader dans leur village sans se soucier des automobiles et de la sécurité. Tout le monde se connaissait et personne ne barrait sa porte. La SW&P fournissait un appui financier aux parents qui devaient envoyer leurs enfants étudier à l'extérieur après la 7ième année.

Gabrielle Cinq-Mars-Desbiens et ses 4 premiers enfants: André, René, Monique et Marcel

JJ Desbiens avec Marcel, André, Monique et René

Mon père élevait des lapins dans ses temps libres et ceux-ci aboutissaient dans les cipailles (lapins-perdrix) de maman. Cette dernière se servait de la fourrure pour orner les manteaux et coudre des mitaines.

Notre famille a donc habité le Rapide-Blanc de 1942 à 1958. Mon père est décédé le 15 août 1958. Ma mère est devenue veuve à 42 ans et seule responsable de sept enfants âgés de 4 ans à 18 ans. Grâce à l'entraide familiale, elle a de toute urgence fait bâtir une maison à trois logements à La Tuque. Ainsi, elle a pu subvenir aux besoins de sa famille grâce aux revenus des loyers et des nombreux pensionnaires qui ont séjournés chez nous. Ceci dit, nous avons conservé un magnifique souvenir du Rapide-Blanc, cet oasis de paix au milieu des bois.

Lucette Diamant et Jacques Philibert :

Lucette Diamant. J'ai enseigné trois ans au Rapide-Blanc (1955-58). Comment en arrive-t-on là, quand on habite le Bas-du-Fleuve et qu'on a 20 ans ? Cette question m'est fréquemment posée. J'avais seize ans, je faisais partie des clubs 4-H et j'avais gagné une des médailles ce qui me valait un voyage à Montréal pour assister au Congrès provincial. Au tout début de l'évènement, en tant que médaillés, les responsables nous présentaient aux représentants des commanditaires du congrès. Parmi ceux-ci, la Shawinigan Water & Power Co. qui était représenté par M. Émile Juneau accompagné de son fils du même nom. Ils venaient du Rapide-Blanc.

En entendant ce nom, j'ai été curieuse car je l'avais déjà entendu de la bouche de mon père qui y avait travaillé en 1929 à la construction du barrage. J'ai alors souhaité en savoir davantage. C'est ainsi que le lien a été créé. Durant les étés qui ont suivi, mes frères ont, à tour de rôle, travaillé au barrage La Trenche. Ce sont Claude, Pierre, et Robert Diamant (1952 à 1957). Et moi, j'ai eu le privilège de venir visiter le village à quelques reprises en tant qu'invitée de la famille Juneau.

Ma première visite, c'était au temps des Fêtes. Je partais de St-Pascal de Kamouraska. L'arrivée en pleine nuit, l'hiver, après un long voyage en train et en autobus, me réservait une surprise. Mes yeux endormis ont été éblouis par la luminosité de ce village qui, tel un écrin s'ouvrant soudainement au tournant de la route, brillait de mille feux. C'était féerique! J'en avais le souffle coupé. La beauté de ce site et l'accueil chaleureux de mes hôtes me marqueraient pour la vie.

Plus tard, on m'offrait l'emploi d'institutrice en remplacement de Rolande Cyr qui venait de prendre époux en la personne d'Henri Juneau. J'avais tout juste vingt ans. En août 1955, je suis allée rencontrer M. Dave Foster, le Superintendant du village pour signer mon

contrat d'engagement. C'est une femme gentille qui m'a d'abord accueillie. Elle s'appelait Colette Ainslie. Ce fut mon lien francophone avec la Compagnie.

En septembre, je recevais un accueil chaleureux de la part de Mlle Marguerite Cossette (Professeur de 1ière à 3ième année) et de M. Jim Conway (Professeur de la classe anglaise) qui m'assuraient leur soutien et leur collaboration pour la bonne marche de l'école du village.

Arrivent alors une vingtaine de « grands »de la quatrième à la septième année.
Je me souviens, ils sentaient « bons » le savon, ils se tenaient droits, étaient polis, bien vêtus, ils travaillaient bien, comme des enfants de leur âge. Ils avaient le droit d'aimer ou pas l'étude, mais pas celui d'être paresseux, pas plus que celui de déranger.

C'était ma philosophie. On a dit de moi : « Tu étais peut-être stricte, mais tu avais toujours ce pétillant dans les yeux qui te faisait complice et bienveillante. »
Ensemble, vous saviez, à tour de rôle, être sérieux ou espiègles. Vous viviez de petites rivalités et aussi du respect car, lorsqu'on est enfant, un jour on est le pire ennemi et le lendemain on devient un complice. C'est le propre de l'enfance.

Même rituel d'entrée pour septembre 1956 et 1957, les grands quittaient pour être remplacés par les petits qui voulaient aussi grandir. Chacun d'entre-vous avez laissé dans mon cœur une trace indélébile qui survit encore aujourd'hui. Enseigner à Rapide-Blanc , c'était y habiter à temps plein et participer à la vie sociale.

J'ai d'abord logé un an chez Rolande et Henri Juneau et comme les bébés arrivaient, par la suite j'ai habité chez Gary Lawson. Les gens du village m'introduisaient partout, j'avais le sentiment de faire partie d'une famille élargie.
Parmi mes bons souvenirs :

-le club de bridge,
-la chorale de l'église,
-le badminton,
-le club de curling,
-le bobsleigh avec Denise Normand. Sur les rues glacées du village, nous partions du devant de l'école et descendions en vitesse jusqu'au pont. Quel plaisir!
-la marche, (chaque année, tel un pèlerinage, nous nous rendions, Annette Juneau et moi, voir le glacier, de l'autre côté de la rivière, face au village.)

C'est sans doute dans la simplicité de ces moments que j'ai appris à aimer l'hiver.

En 1958, j'ai épousé Jacques Philibert. Il était transféré au Rapide Beaumont. Nous sommes demeurés quatre ans à La Tuque, quatre autres années à Shawinigan-Sud, pour nous établir enfin à Boucherville.

Jacques Philibert :

Jacques est photographié ici lors de la réunion des anciens du Rapide-Blanc en août 2013 en compagnie de Roland Bergeron. Ils faisaient partie d'un ensemble musical à Rapide-Blanc. Malheureusement, Roland est décédé en novembre 2018.

Mon nom est Jacques Philibert. J'ai été engagé le 1er août 1951 à l'âge de 18 ans pour travailler au garage, comme chauffeur, grâce aux recommandations de mon oncle Eddy Boucher.

Mon contremaître était M. Jean-Joseph Desbiens. J'y suis resté deux ans. Je profitais de mes temps libres pour étudier l'anglais ce qui était une condition pour aller plus loin, comme on disait dans le temps. J'ai été accepté comme « wheelman » à la centrale, et bénéficiant de l'aide de M. Ernest Peach comme formateur, je suis devenu opérateur.

En 1958, à l'ouverture de la centrale de Beaumont, on m'a transféré pour l'opérer. J'ai aimé mon séjour à Rapide-Blanc. Les loisirs étaient facilement accessibles : curling, ski alpin, badminton, balade en voiture. Avec M. Desbiens, Henri Juneau, mon frère Fernand, l'hiver, nous faisions un pont de glace en avant du barrage de La Trenche pour pouvoir utiliser nos autos pour se rendre à La Tuque. C'était signe de liberté et nous en étions fiers.

Nous étions encouragés par la Compagnie à suivre des cours de l'International Correspondance School. Après l'anglais, j'ai pris des cours en électricité. C'est en participant à la confection de décors pour la fête de Noël des enfants à la salle en décembre 1955
que je me suis rapproché de Lucette Diamant. Elle deviendra ma femme en juin 1958. Une autre activité que j'appréciais beaucoup était de faire partie de **l'orchestre avec Jean-Louis**

Banville, Roland Bergeron, Harold et Douglas Futter. Je jouais de l'accordéon. Mon séjour à Rapide-Blanc a été important pour moi. J'y ai rencontré des gens qui avaient des grandes qualités de cœur. J'étais jeune et mon père étant mort quelques années auparavant, la confiance qu'on a mise en moi m'a permis de soutenir ma famille. Je dois beaucoup à M. Desbiens et aussi à la famille de mon oncle Eddy Boucher, tante Thérèse et leurs deux filles que je considérais comme mes petites sœurs. J'ai habité chez eux à mon arrivée jusqu'à ce que nous ayons un logis pour les miens. Je considère que de travailler à Rapide-Blanc m'a permis de vivre une belle carrière à l'Hydro-Québec. Ce fut une grande chance pour moi.

Jeunes filles du Rapide-Blanc :

Famille Girard : Ils étaient nos voisins et Claude était le meilleur ami de mon frère André. Voici son récit : Moi, Claude, je suis né en mai 1943 de Pauline Caron et Sylvio Girard. Ma sœur, Lise, m'a rejoint huit ans plus tard. Pauline et son frère Roger, plus jeune, étaient les enfants de Jos Caron et de Louisella Vanasse venus s'établir au Rapide Blanc au moment de la construction du barrage. Mon père, Sylvio, originaire de Chicoutimi, y travaillait déjà pour l'entreprise Tremblay Dupéré chargée du déboisement. Il est devenu répartiteur (contrôle du débit d'eau) pour la Shawinigan Water And Power Company après la mise en service du barrage.

Nous sommes déménagés à Shawinigan à l'été 1954 où mon père a travaillé pour l'Hydro-Québec peu après la nationalisation de l'électricité. J'y ai terminé mes études au séminaire Sainte-Marie avant de poursuivre à l'université de Montréal en Science politique où nous n'étions que la troisième cohorte à s'y inscrire!

Quelques images à partager, témoignages des traces imprégnées par village idyllique pout un enfant :

Le chenil de mon père —on disait le “kennel”— où mon père faisait l’élevage de braques allemands racés se trouvait derrière l’école, à l’orée du village et au début du chemin qui menait à la chasse. Mon père l’avait construit avant la deuxième guerre mondiale pour l’élevage des pigeons voyageurs qu’il avait fourni à l’armée. Lui en avait été exclu à cause d’une faiblesse au coeur. Les deux enclos recouverts de broche à poules, un pour les mâles et l’autre pour les femelles, servaient maintenant aux chiens surveillés par les perchoirs à pigeons accrochés à la façade surélevée.

Mon grand-père Jos Caron : Le village avait connu deux garages. Le premier avait été celui de mon grand-père Jos. Un vieux garage de bois imprégné d'huile, de graisse et d’odeur d’essence, occupé par des outils fascinants, avec son puits à regarder le dessous des camions. Un monde d'hommes dominés par mon grand-père. Je l’aimais beaucoup avec ses culottes "british" suspendues à de larges bretelles sur sa chemise grise ou beige avec toujours la même cravate au noeud noirci par les années et ses longues bottes lacées presque jusqu'aux genoux. Il est décédé à l’automne de ma septième année. Ma grand-mère a par la suite pris charge de la cuisine au « staff house », l’hôtel du village.

Le village, c’était un monde d'enfants qui n’avaient de limites que l’heure de rentrée le soir et la peur. Une peur d’apparitions imaginaires excitées par la noirceur qui manipulait ses ombres tout en aspirant les lueurs déjà faibles des rares sources de lumière assaillies par des centaines de moustiques et de papillons incolores. Les ombres semblaient habitées, surtout autour des arbres, la nuit vivante d'animaux. La noirceur était la barrière des plus jeunes, la complice des plus vieux.

Le lac Croche, où j’ai passé tous mes étés en compagnie de ma grand-mère, se trouvait à 5 km au sud: eau de vie, eau miroir des montagnes, du ciel et de l’espace, chalet de bois rond qu’ont habité tous mes étés jeunes. Un chalet construit par mon grand-père Jos, mon père et mon oncle Roger avec les billots des camps du début du pays; des billots couverts de tatouages imprimés par l’écorce du temps et qui revivaient le soir à la lueur tremblante des lampes à l’huile. Le plus ancien chalet, celui du surintendant Wood, nous faisait face avec son drapeau britannique flottant ses couleurs au bout d’un long tronc d’épinette peinturé rouge.

La gare s’était construite au bout de la route, à une quinzaine de km au sud du village. Elle était petite, presque sans éclairage, et marquait les longueurs d’attente sur une horloge accrochée au mur qui avait été beige et transpirait un mélange d’odeurs de vieux bagages, de papier et de tabac. L’hiver ajoutait celles du charbon brûlé dans la truie surchauffée et de la chaleur sèche. Elle bégayait parfois en morse des messages secrets sous une lampe à lueur ambigüe.

Histoire du Rapide-Blanc

L'humeur noire des locomotives avait tout imprégné: gare, paysage, entrepôts, maison du chef de gare, quai. Un quai de bois usé par les espoirs, les inquiétudes, les bagages trainés, les cents pas. La gare des nuits d'hiver était complice des émotions qui faisaient trembler les corps fatigués et transis. Le chemin de fer a transporté tous mes voyages d'enfant et mes séjours à l'étranger. Il m'a ramené de Shawinigan peu de temps après ma naissance. Puis il m'a bercé entre ses rails et rattaché au reste du monde pendant les douze premières années de ma vie. Ses rails ont continué de m'emporter : de Montréal à Québec, de Cambridge à Boston, de Mamaroneck à New York, de Montréal à Toronto, de Kensington à Londres. Souvent, le matin, pendant mes treize années passées à l'étranger, je fermais les yeux et le rythme des rails me transportait vers mon enfance et son village désormais déserté de maisons et de monde. Tristement. Aucun de mes nombreux rêves de reconstruction n'a pu m'y ramener vivre.

Je referai le tour de mes amours premiers
Il doit rester des vallées
D'où la parole se lève"
(Fernand Dumont, La part de l'ombre)

Claude est photographié ici lors de la réunion des anciens en août 2013. Mon frère Marcel est sur le palier plus haut, je suis en rouge à gauche de Claude et Lucette Diamant écoute attentivement les remarques de Claude, l'un de ses anciens étudiants. Ma tante Louisette Cinq-Mars est assise sur les roches formant le talus.

Claude a contribué de nombreuses photos sur le site internet du Rapide-Blanc et nous en sommes tous redevables. Il a également mené une belle carrière à l'étranger pour le Québec.

Les familles Juneau : Je débute leur histoire avec le patriarche **Émile Juneau**, fils de Philorum Juneau et Zénaride Laplante. Il épousa Marie-Anna-Oliva Pellerin en octobre 1915. De ce couple émergea la lignée suivante : Philorum Jr., Paul-Aimé, Françoise, Henri, Annette et Émile jr.

Très sportif, il fit équipe avec ses quatre fils pour aller représenter le Club de Curling de Rapide-Blanc au « bonspiel » international de Québec en 1958. La photo ci-haut a été prise devant le Château Frontenac.

Émile débuta sa carrière avec la Shawinigan Engineering et il transféra en 1933 à la Shawinigan Water & Power. Il reçut le mandat de superviser les travaux d'installation du village du Rapide-Blanc en tant que surintendant. Il a contribué à toutes les formes d'activités ; **services d'incendies, maître de la poste, coopérative d'alimentation, organisations sportives incluant le curling et le hockey, le club 4 H, il fut marguiller, chef de police et juge de paix**. **Philorum Jr ou simplement Phil Juneau :**

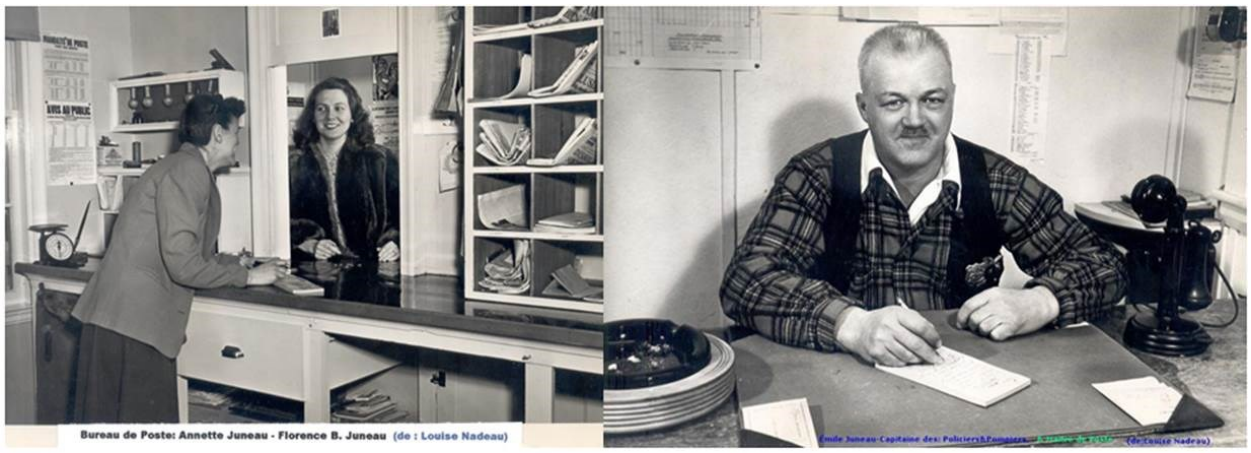
Phil a été journalier à la centrale de Rapide-Blanc de 1934-1950 et il devint chef d'équipe à la centrale de La Trenche de 1950-1964. Il était le père de Claudette, Pierre, André et Michèle (décédée)

Voici la magnifique photo de Claudette Juneau lors de son mariage avec François Trudeau. Nous sommes très redevables à Claudette pour nombre de photos historiques du Rapide-Blanc prises par des membres de sa famille et installées sur le site internet du Rapide-Blanc.

Voici quelques souvenirs de **Claudette** Juneau, fille de Phil Juneau qui a travaillé à Rapide-Blanc depuis 1934, année de mise en œuvre du barrage :

- le crépitement sous nos pas l'hiver par temps froid ;
- la vue des « gros messieurs » qui mangent des huîtres à la Coop à même les barils en buvant une bière ;
- les soirées où tout le village se réunissait à la salle communautaire ;
- le cinéma à 10 cents une fois semaine ;
- les ballades dans le « bazou » de monsieur Bouvette.

Son frère **Pierre** nous a aussi fourni un beau témoignage : Je suis Pierre Juneau, né en 1944 de Phil et Thérèse Fortin. Mes parents ont pris la relève de grand-père Emile pour le bureau de poste. Dans la première photo ci-dessous, on y voit Annette Juneau (sœur de Phil) qui fait face à Florence Boucher-Juneau, épouse de Paul-Aimé, fils d'Émile. Noter dans la photo d'Émile le cendrier à droite (oui la plupart des hommes fumaient beaucoup dans ces temps-là) et le vieux téléphone à manivelle à sa gauche. Il n'y avait pas de ligne de téléphone privée à Rapide-Blanc et chaque maison avait son code de réponse basé sur le nombre de coups de cloche. Tous pouvaient écouter les conversations, comme cela était bien décrit dans le film très populaire de la « Grande Séduction ».

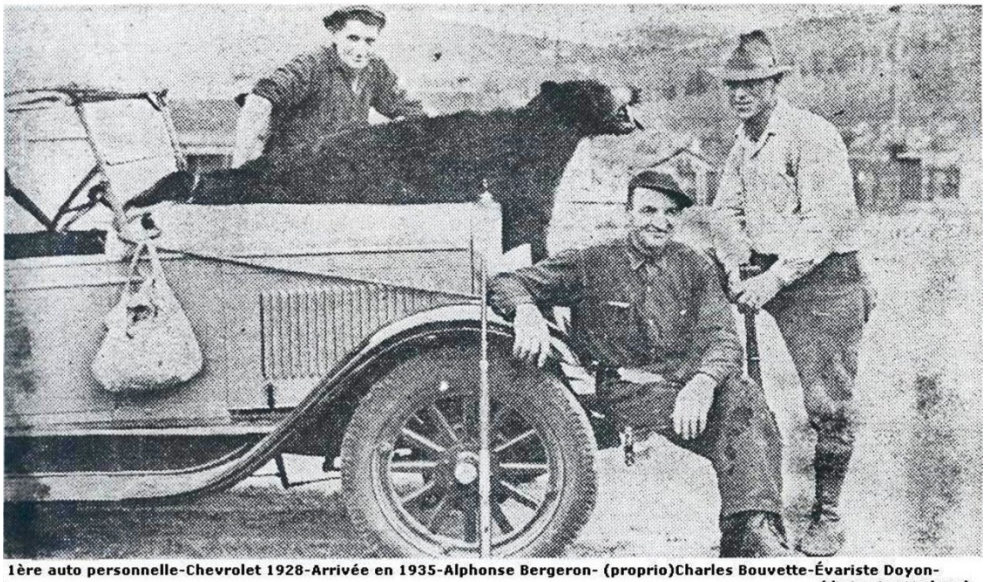


Émile Juneau maître de poste mettant sa famille à contribution

Le Rapide Blanc a été si marquant dans nos vies parce que sans le savoir, nous y avons vécu une expérience communautaire hors du commun en plus d'être dans un cadre naturel à nul autre pareil. De plus, plusieurs parmi nous ont eu la chance de côtoyer pendant plusieurs années la famille élargie. C'était mon cas avec oncle Henri, Emile, Paul et tante Annette et Françoise.

Souvenirs en vrac de la petite enfance de Pierre:

- Mme Svenson et la palette de chocolat en récompense d'avoir pelleté son trottoir en hiver ;
- M. Bouvette et les balades dans son Ford modèle T décapotable ;



1ère auto personnelle-Chevrolet 1928-Arrivée en 1935-Alphonse Bergeron- (proprio)Charles Bouvette-Évariste Doyon-
(de:Louise Nadeau)

- M. Lozier et la cueillette des petits comiques, journaux, dans son portique ;
- La vieille Mme Normand et son bon pain chaud ;
- Le ''show'' pour les enfants lors de la mise à mort des cochons de M. Normand ;

- De voir la belle Denise Normand se promener en poney. On rêvait tous d'épouser une aussi belle femme.

Années du primaire:

- Pour ceux de mon âge, c'étaient Claude Girard et Boby Suterland les grands et les plus forts, suivis de près par Pierre Lacroix et Robert Auger ;
- C'était la présence rassurante de Mlle Marguerite Cossette et plus tard de Lucette Diamant ;
- C'était les pratiques pour la ''séance'' de l'année avec du théâtre et des chansons ;
- Sans le savoir, on a dû se prendre en mains et devenir responsable très tôt à cause de la composition des classes. Les plus vieux qui aident les plus petits, chacun qui fait son travail pendant que le prof s'occupe d'un sous-groupe.

Souvenirs de l'adolescence:

- le plaisir de voir la portée de chiots de Sylvio Girard près de l'école. L'endurance de Claude pour entraîner le mâle reproducteur à la nage (lui le précède à la rame) ;
- l'hiver, les randonnées sur la croûte, les grands jeux collectifs où on construit 2 gros forts un en face de l'autre pour pouvoir vivre la guerre des balles de neige ;
- le ski et ses hauts et ses bas. L'apprentissage est parfois difficile mais on finit par graduer. Je me rappelle la première fois que j'ai remis le câble en place, j'étais devenu un '' grand '' ;
- les belles soirées de badminton et nos premières victoires contre des adultes ;
- la projection des ''vues'' dans la grande salle ;
- dans cette même salle, nos soirées dansantes sous la supervision ''compréhensive'' d'adultes. Je serrais tellement les filles contre moi qu'après 3 danses, j'étais crampé ;
- j'ai eu le plaisir de goûter aux bonnes tartes de Lionel Tremblay. Salutations à Richard et Jean-René ;
- Les corvées collectives pour construire un chalet, la Coop et l'Eglise. On se sentait grand et utile. Emile Bergeron n'avait pas son pareil pour nous impliquer chacun à notre niveau. La journée se poursuivait souvent par un ''lunch'' collectif préparé par les femmes ;
- l'été et les baignades quotidiennes au Lac Croche. Se développer par la nage et se ''rincer'' l'œil avec les filles et les jeunes femmes ;
- on se blessait, le premier adulte qui passait s'occupait de la situation. On se chicanait, il réglait le conflit. Sans le savoir, on a développé le sens du civisme et on apprenait que c'est naturel de s'entraider. On se sentait en sécurité.

Le Rapide Blanc, ce n'était pas des noms de rues. C'était la rue de Claude, Rousseau, Auger, Linda, la COOP, le Curling, etc. C'était des gens, c'était mon village.

De droite à gauche, Émile Juneau Sr ancien administrateur du village de Rapide-Blanc, son fils Henri et son épouse Rolande Cyr.

Les familles Nadeau :

Louise fut probablement la plus grande contributrice à l'ensemble de photos installées sur le site internet du Rapide-Blanc.

Elle a également et méthodiquement daté ces photos et ajouté les noms des gens qui y apparaissent. Un gros merci s'impose pour cette grande collaboratrice.

Louise Nadeau nous indique que sa famille a habité à Rapide Blanc de 1947 à 1958. « C'est moi qui ai fait l'album de la liste ''des noms et résidences'' J'ai fait un village de ''NOËL'' qui inclut plusieurs répliques de maisons de Rapide Blanc. (Ex : église-école-auberge-etc…) ».

Pour situer les lecteurs du site, voici un petit historique de la famille Nadeau :
Père : Joseph-Étienne – de La Tuque à Rapide Blanc en 1945 pour la SW&P Co.
La famille arrivera en juillet 1947 pour y demeurer jusqu'en juillet 1958.
Il a eu un transfert pour La Tuque, et a pris sa retraite en janvier 1976.
Décédé à La Tuque en mars 1990.
Mère : Blanche Trudel - Décédée à La Tuque en juin 1979.
(Les enfants sont tous nés à La Tuque.)
Enfants : Louise, mariée à Jean-Marie Courteau. Ses frères et sœurs sont, Gilbert, Madeleine, Jean-Pierre et France. On peut voir Jean-Pierre sur le site internet du Rapide-Blanc faisant partie de la distribution lors de la séance de prises de vues de l'équipe de TV 5 à Rapide-Blanc le 20 octobre 2016.

En chemise à carreaux, André Goyette, Jacques Masson et Jean-Pierre Nadeau. Les autres figurants sont de l'équipe de TV 5 : La vidéo est disponible sur le site internet Rapide-Blanc.

Jean-Pierre Nadeau a également accueilli un groupe de citoyens français venus visiter le village et voici un lien U-Tube menant à la vidéo : https://www.youtube.com/watch?v=J0FvX_Kalfo

Familles Bergeron :

Je m'appelle Pierre Bergeron. Je suis prêtre depuis 1972. J'aurais tellement aimé être ordonné dans la petite église du Rapide-Blanc, mais Hydro-Québec n'a pas voulu attendre une année de plus pour fermer le village. Ha ha ha!

J'ai vécu au Rapide-Blanc de ma naissance (1947) à la fermeture du village (1971), sauf une petite parenthèse de 3-4 ans parce que mes parents ont dû aller vivre « en ville ». Mes parents sont Gérard Bergeron et Pierrette Simard. J'ai un frère, Lawrence (1948), et deux sœurs, Carole (1951) et Line (1956). Mon père est le fils d'Alphonse Bergeron et d'Alice Poudrier (sans lien de parenté avec le légendaire Poudrier des Pays d'En-Haut). Tous ses frères et sœurs (Jos, Marie-Ange, Louis-Georges, Émile, Annette, Edgar, Léonide, Roger, Claire et Roland) ont vécu au Rapide-Blanc, certains plus longtemps que d'autres. (Une référence est faite dans la section famille Normand à la fermette d'Émile au cric Bouteille et le beau poney). Nous sommes très certainement une bonne trentaine de cousins et cousines. Il y avait aussi une autre souche de Bergeron, celle de François, Jean-Paul et Jean-Noël, trois frères, arrivés un peu plus tard, ce qui créait entre nous des atomes crochus!

Nous avons habité durant plusieurs années sur « l'autre bord du creek Bouteille», qu'on prononçait affectueusement « crique ». Ensuite, nous sommes déménagés sur l'autre rive du « creek Bouteille », du côté « village », d'abord sur la rue Crescent, à côté de la famille de Marcel Gauthier, puis au bureau de poste, notre mère ayant été maître de poste quelques temps, après le départ de Madame Renée St-Onge. À la fermeture du village, nous résidions au duplex à côté de l'ancienne maison du « surintendant » (du temps de la Shawinigan Water & Power). À chaque fois que nous retournons au Rapide-Blanc, nous sommes parmi les chanceux qui peuvent dire : « J'ai habité ici… », parce que la maison est toujours debout.

Sans qu'on s'en rende compte peut-être, avoir vécu au Rapide-Blanc a fait de nous des gens prêts à vivre partout. C'est beau de lire les témoignages et de constater ce que nous sommes devenus, un peu partout, ici ou à l'étranger. Que de richesses accumulées! S'il fallait toutes les regrouper, un seul petit instant, nous serions étonnés de ce qui a pu sortir d'un si petit village en si peu de temps! Pour ma part, j'en suis très fier! Je n'oublie jamais d'où je viens, même si je dois expliquer tout le temps où ça se trouve. Heureusement, il y a la chanson d'Oscar Thiffault qui fait sourire tous ceux qui l'ont entendue. Elle est comme notre passeport. Peu de villages peuvent se vanter d'avoir leur chanson! Le nôtre, oui!

Famille de Lauréat Tremblay :

Lauréat qui était mécanicien, est arrivé au Rapide Blanc en 1943 et y est demeuré jusqu'en 1968 en compagnie de son épouse, Marianne et de leurs enfants : Roland, Marcel, Pierrette, et Luce. Lauréat a travaillé pour Jean-Joseph Desbiens, chef mécanicien du village et il prit sa relève lors du décès de Jean-Joseph. Marianne était vraiment une femme à tout faire, en plus de s'occuper de la famille, elle allait de maison en maison et faisait la cueillette des vêtements

afin de les faire parvenir au Nettoyeur Dufour à La Tuque. Aussi, elle chantait dans les « partys » de curling, surtout « Le Rapide Blanc ».

La vie au Rapide Blanc était une vie unique qu'on ne peut oublier, beaucoup de nostalgie. Marianne hébergeait la coiffeuse qui venait de La Tuque une fois par mois, elle a même reçu Jean Rafa à souper lorsqu'il est venu donner un spectacle. A cette occasion, elle, comme toutes les femmes du village, se promenait avec les bigoudis sur la tête, car il fallait être belle! Lionel ne faisait pas beaucoup de bruit, mais faisait les urgences en « Speeder », et une fois il a dû transférer à La Tuque Luce qui faisait une crise d'appendicite. Le plus comique dans la vie des Tremblay, c'est qu'ils ont vécu en anglais et en français, alors ils sont devenus bilingues et ils ont tous épousés des anglais. Leurs parents n'ont jamais pu apprendre l'anglais.

Roland, l'aîné de la famille se joignit aux Forces Armées Canadiennes (1958-65) et est devenu pilote d'avions de chasse CF 100. Un jour pour impressionner le village, il fit un survol du village à basse altitude, ce qui nous a tous ébahis. En 1965, il devint pilote de ligne chez Air Canada où il a œuvré pendant 27 ans. Nous remercions Roland pour avoir contribué de nombreuses photos au site du Rapide-Blanc incluant celles de ses descentes en ski.

Famille Lionel Tremblay :

Mes meilleurs amis lorsque j'avais entre 6 et 10 ans furent Richard et Jean-René Tremblay, fils de Lionel Tremblay que nous aimions beaucoup. En effet, il était le principal cuisinier à l'auberge des travailleurs surnommée le « bonkhouse ». Les frères Tremblay m'invitaient fréquemment à aller prendre une pointe de tarte au bonkhouse dans le milieu de l'avant-midi et Lionel ouvrait courtoisement les portes du garde-manger pour nous laisser choisir la sorte de tarte que nous désirions. Impossible de résister à cela! (18)

Témoin du passé

À la fin des années 1920, lors de la construction de la centrale Rapide-Blanc, le voyage depuis Shawinigan prenait des allures d'expédition. La *Shawinigan Water and Power* construit alors un village d'une cinquantaine de maisons pour loger les travailleurs. Quelque 250 personnes y habiteront jusqu'en 1971, alors que les routes ont permis de desservir la centrale à partir de La Tuque, ce qui amena Hydro-Québec à fermer le village.

Mécanicien depuis 29 années à Rapide-Blanc, Jean-René Tremblay a connu les belles années de ce village qu'il a habité jusqu'à l'âge de 13 ans. On le voit ici devant l'une des sept maisons qui subsistent encore.

Familles Normand et Banville:

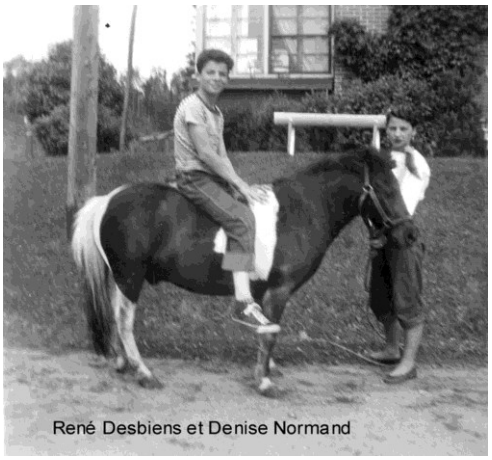
Le patriarche de la famille Normand fut Amédé et il épousa Adriana Boulanger. Ils ont eu 12 enfants et les seuls survivants aujourd'hui sont Marcel et Nicole. Lorsqu'il arriva à Rapide-Blanc, Amédé devint machiniste. Différents autres membres de la famille suivirent ses traces incluant David, fils d'Amédé. C'est Diane, fille de David, qui m'a fourni ces quelques notes sur sa famille. Son père est devenu mécanicien, puis chef du département de mécanique. Quand le village a

fermé, il était surintendant mécanique à partir de La Tuque. David était marié à Georgette Lacroix.

L'oncle de Diane, Raymond Normand, a travaillé comme opérateur au Barrage de La Trenche. Lui et son épouse Gisèle Fortin ont eu 7 enfants : Anne, Paula, Gérard, les jumeaux Philippe et Robert, Jean et David. Gisèle était l'infirmière du village. C'est cette famille qui succéda à la famille Desbiens dans la maison jumelée en brique qui existe encore aujourd'hui. Coïncidence, la famille Desbiens avait aussi 7 enfants.

Les Normand (Amédé) avaient un garage avec enclos pour les porcs à l'arrière du village. Il y avait aussi des poules. L'abattage des porcs était suivi par les villageois et il ne fallait pas avoir le cœur tendre.

Denise Normand et sa nièce Diane allaient régulièrement visiter la petite ferme d'Émile Bergeron de l'autre côté du « cric » Bouteille. Il y avait plusieurs animaux incluant des poules, coqs, chiens, chats et surtout un beau Poney qu'on attelait à une carriole pour des promenades à travers le village.


René Desbiens et Denise Normand

Jean-Louis Banville a mené une très intéressante carrière d'ingénieur qui a débutée par un séjour de trois ans à Rapide-Blanc et il m'a fait part du récit suivant : « Juin 1952, j'arrive à la station du Rapide-Blanc aux petites heures du matin par le deuxième train en provenance de Québec, après avoir passé la nuit aux aguets par crainte de manquer l'arrêt du train a cette gare perdue dans la forêt. C'est samedi matin et je dois me rapporter au travail le lundi suivant. Je suis arrivé un peu plus tôt que prévu, mais je voulais être prêt sur place pour me présenter au travail le lundi matin.

Naturellement on ne m'attend pas à la gare ce matin-là, mais la vue d'un camion a l'enseigne de la Shawinigan Water & Power me rassure que je suis au bon endroit. Roger Caron est là pour recueillir le courrier et le lait du jour. J'ai hâte de me renseigner sur le Rapide et je monte avec

lui en direction du village. Pas jasant ce gars-là et un peu déçu de ne pas en apprendre plus sur ma destination. Il me laisse au « bunkhouse » où le cuisinier (cook) est en train de préparer les déjeuners des travailleurs saisonniers du village.

Ne sachant rien de mon arrivée, on m'envoie rencontrer Émile Juneau, le contremaitre du village, lequel s'informe au surintendant des centrales de ce qu'il doit faire avec ce gars-là. Il apprend alors que j'ai été engagé à titre de technicien devant débuter le lundi suivant. Je vais alors rencontrer le staff d'alors, messieurs Gareau, Foster et Peach à la centrale et après une courte conversation en anglais on m'assigne une chambre au « Staffhouse ». Mon salaire de débutant à titre de « helper » est de 1.17$ de l'heure et je ne sais pas encore en quoi va consister mon travail. J'allais découvrir cela au cours des mois suivants.

Le lendemain, dimanche, on célèbre la Fête Dieu au village avec procession en plein air et reposoir en face de la maison de Charlie Bouvette. Dès l'après-midi, je visite le village et me rends à la grande salle de l'école pour y découvrir un piano sur la scène et je me permets quelques « tunes ». Je me retrouve finalement chez les Normand suite à l'invitation de Yolande Normand qui travaille au « Staffhouse » où je demeure maintenant. J'y découvre alors une famille des plus sympathiques avec laquelle je me suis immédiatement senti comme chez-moi. Je suis demeuré trois ans au Rapide Blanc avant d'être muté au bureau central de Montréal mais pas avant d'avoir épousé **Denise Normand** dans la petite chapelle temporaire du village.

Marriage de JL Banville et Denise Normand à RB 1956 (Curé Lemire)

Tous les étés suivants notre petite famille montait au Rapide pour les vacances avec les enfants chez les grands parents Normand avec les oncles et les tantes. Des souvenirs impérissables sont demeurés dans le cœur de chacun de nous.

À tous les travailleurs et villageois de cette période et sans exception, je leur rends hommage. J'ai adoré mon travail et la générosité des gens de Rapide-Blanc qui demeureront dans mes souvenirs les plus chers.

Quelques notes personnelles : J'ai travaillé 14 ans pour la SW&P sur le réseau électrique d'alors jusqu'à la nationalisation. Je suis retourné pour un autre 14 ans avec la SECo et en 1980 un collègue et moi avons fondé une compagnie d'ingénierie qui se nomme BBA pour Breton & Banville. Je suis retraité maintenant mais je continue à faire mon tour au bureau ici à St Hilaire. Mon épouse Denise est décédée à l'hôpital le 3 Mars 1971 (la tempête du siècle) de méningite suite à une opération à la colonne vertébrale, me laissant 4 beaux gars dont je suis très fier. J'ai été la maman et le papa pendant 5 ans avant de me remarier en 1976 ».

Fermeture du village :

Récit de Pauline Tremblay, résidente de Rapide-Blanc station jusqu'en 1957 : (19)

« En 1963, Hydro-Québec devint propriétaire des actifs de Shawinigan Power. Le plus grand changement fut d'abord le passage de l'anglais au français. Par ailleurs, le Village de Rapide Blanc fut enfin accessible à la circulation en automobile via la Route 10 et un embranchement appelé "le 9 milles" à partir du Pont enjambant la Rivière Trenche. Le trajet de la Tuque au Village de Rapide Blanc représentait une distance d'une centaine de kilomètres. Quand quelqu'un partait du village, il recevait instruction de téléphoner de La Tuque pour signaler son arrivée. Si le téléphone demeurait silencieux trop longtemps, on envoyait quelqu'un s'assurer que les voyageurs n'étaient pas en difficulté sur la route. Mais chacun était averti que le fait de ne pas se rapporter en arrivant à La Tuque, le priverait à l'avenir de ce privilège.

Puis vers les années 1970, on commença à parler d'automatisation. Tout allait être contrôlé de La Tuque, et le personnel d'entretien allait être transporté quotidiennement par autobus et autres véhicules, selon la place de chacun dans la hiérarchie. On allait fermer le village et ne conserver que 7 maisons utilisées principalement par les retraités d'Hydro qui veulent pratiquer la pêche et la chasse. Les autres maisons furent démolies et beaucoup des matériaux furent achetés et probablement toujours payés par des propriétaires de chalets des environs. On construisit alors une route plus carrossable pour relier le barrage Trenche à La Croche et en **1982-83, on aménagea sur le barrage, un pont pour le passage pour les voitures automobiles**. Dans les premiers temps, on installa une barrière de chaque côté du barrage. Curieusement, peu de temps après, tous les habitués (en plus du personnel d'Hydro-Québec) avaient la clé des cadenas fermant les barrières. Il arriva cependant au moins une aventure cocasse: Jos Fournier

se trouva coincé entre les deux barrières, alors que sa clé était entre les mains du chauffeur d'un véhicule précédent. Débrouillard et bien outillé, celui-ci dépendit la barrière, passa et remit tout en place. L'incommodité du système, son peu d'efficacité et peut-être aussi des directives venues de plus haut firent disparaître les barrières. »

La décision de contrôler la centrale à partir de La Tuque, à une soixantaine de kilomètres en aval, est prise en 1969 et **le village est démantelé en 1974**, au grand désarroi des ouvriers qui y ont passé leur carrière, ne laissant sur pied que 7 résidences.

Que reste-t-il du village : Deux maisons sont utilisées par Hydro-Québec pour tenir des réunions. Les cinq autres sont à la disposition des employés d'Hydro-Québec qui peuvent y aller passer leurs vacances. L'endroit est renommé pour la qualité de sa pêche. La truite mouchetée, le doré, le brochet et la truite grise sont les espèces les plus fréquemment pêchées dans les lacs avoisinants.

Toutes ces belles maisons de brique rouge et de style anglais furent démantelées après 1972

En janvier 1969, Hydro-Québec annonce l'automatisation de ses centrales du Haut-Saint-Maurice. Le projet de 2,5 millions de dollars, a entraîné la mutation des 71 employés affectés aux sites de Rapide-Blanc et de la Trenche et la fermeture du village de Rapide-Blanc, où vivaient 54 familles et 240 personnes. La société d'État invoquait alors l'accessibilité accrue au site, la préférence des employés pour la vie en milieu urbanisé et des économies annuelles de 450 000 dollars pour justifier l'abandon du village.

L'opération de la centrale a été automatisée grâce à un réseau à micro-ondes dès l'été 1971 et la centrale est contrôlée à partir d'un poste situé au centre-ville de La Tuque. Depuis l'automatisation, l'aménagement hydroélectrique est visité en semaine par une équipe d'une quinzaine de travailleurs chargés des opérations de maintenance sur la centrale ainsi que sur les trois barrages auxiliaires de Manouane. En 2006, son temps d'indisponibilité de 0,86 % était

le plus bas du secteur des Cascades d'Hydro-Québec. Néanmoins, l'ouvrage, qui a célèbre son 75e anniversaire en 2009, demande quelques attentions.

Le poste électrique installé sur le toit de la centrale a été modernisé en 2007 afin d'accueillir une nouvelle ligne de transport construite au coût de 104,5 millions de dollars. Longue de 60 km et formée de pylônes haubanés, la ligne de 230 kV achemine l'électricité produite aux nouvelles centrales de la Chute-Allard et des Rapides-des-Cœurs, situées en amont, vers le poste des Hêtres, à Shawinigan et les marchés de consommation du sud du Québec. De Rapide-Blanc, une ligne existante descend vers le sud et partage une emprise avec les autres lignes qui partent des autres centrales de la Haute-Mauricie et la ligne de 450 kilovolts à courant continu qui relie Radisson, près des centrales du projet de la Baie-James à Nicolet sur la rive-sud du Saint-Laurent, et de là vers la Nouvelle-Angleterre. (20)

Le 21 juin 2018, le Réseau TVA annonce qu'Hydro-Québec prépare un méga investissement qui pourrait atteindre et même dépasser les 500 millions $ en Haute-Mauricie, en l'occurrence la grande réfection de sa centrale de Rapide-Blanc.

On est actuellement à l'étape d'avant-projet», confirme Elisabeth Gladu, porte-parole de la société d'état, qui indique qu'il est un peu tôt pour donner tous les détails du projet. Le conseil d'administration d'Hydro-Québec aura à se prononcer en 2019 sur cette importante réfection.

Préalablement, une étape d'avant-projet doit être complétée en 2019, ainsi que certaines activités préalables «comme le séparateur eau-huile, la réhabilitation des mécanismes de levage des vannes de prise d'eau et la construction d'un nouveau bâtiment d'atelier et de bureaux qui nécessite, dès l'automne 2018, la construction d'une installation de chantier temporaire ».S'ils sont acceptés par le conseil d'administration, les travaux de réhabilitation de Rapide-Blanc débuteront en 2021, affirme Mme Gladu. Il y a plusieurs étapes préparatoires à franchir. «Il faut des autorisations. Ce sont des travaux d'envergure», met-elle en évidence. Une centaine de travailleurs seraient à pied d'œuvre à Rapide-Blanc, si Hydro donne le feu vert aux travaux.

Le maire de La Tuque, Pierre-David Tremblay, ne cache pas son enthousiasme sinon son excitation face à ce qui se dessine. Les discussions avec Hydro-Québec sont en cours. Rapide-Blanc est à 60 kilomètres plus au nord et est relié par une route pavée. Le maire souhaite obtenir un maximum de retombées économiques pour sa ville. «Comme maire, je ne suis pas trop favorable à ce qu'on construise des camps autour des barrages, a-t-il dit. Je vais préférer que les gens demeurent à La Tuque. On va trouver une façon de loger ces gens-là. On a différents endroits, dont des motels qui sont disponibles.» (21) La route La Tuque-La Trenche fut fermée pendant 6 mois en 2018 suite à des inondations printanières ayant emporté des sections de routes. Hydro-Québec a ouvert à nouveau la route le 22 décembre 2018.

Paul Desbiens a passé les dix premières années de sa vie à Rapide-Blanc et il a gardé un impérissable souvenir de ce beau village. En 2006, à sa retraite de la fonction publique fédérale, il lance le site internet Le Rapide-Blanc. Ce projet connut un succès instantané avec tous les anciens résidents qui ont largement contribués aux photos qui meublent le site et les nombreux témoignages. Cela a donc constitué un tremplin par excellence pour lancer cette publication qui vient chercher toute l'histoire entourant ce village, un microcosme sur l'évolution de la société québécoise et canadienne en général. Orléans, ON (Janvier 2019)

Liste des références :[i]

1- Atikamekw, livre de Nelson-Martin Dawson: https://books.google.ca/books?id=9ngQTWiu_S4C&pg=PA40&lpg=PA40&dq=rapide+loken&source=bl&ots=SPaE-wF70v&sig=jUfcrZRL9gwEJvJhJLqc2r9sKhs&hl=en&sa=X&ved=2ahUKEwibgrqPsY7fAhUo4IMKHcXEBCYQ6AEwCXoECAUQAQ#v=onepage&q=rapide%20loken&f=false
2- Wikipedia: https://fr.wikipedia.org/wiki/Attikamekshttps://fr.wikipedia.org/wiki/Attikameks
3- Traite des fourrures: https://amecq.ca/2017/04/07/mauricie-traite-de-fourrures/
4- Thomas Edison : https://en.wikipedia.org/wiki/Thomas_Edison
5- Archives Hydro-Québec : http://www.hydroquebec.com/histoire-electricite-au-quebec/chronologie/consolidation-grandes-entreprises.html
6- Québec and Lake Saint John Railway : https://www.nouvelleshebdo.com/histoire-de-train-la-quebec-and-lake-st-john-railway/
7- Train La Tuque-Abitibi : https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/800126/train-transcontinental-histoire-abitibi-noranda-mines
8- Télévision : http://ici.radio-canada.ca/emissions/aujourd_hui_l_histoire/2016-2017/chronique.asp?idChronique=418289
9- Rapide-Blanc Station : http://www.lerapideblanc.com/img/Rapide_Blanc_Station_histoire.pdf
10- Shawinigan Water & Power : http://www.hydroelectricite.ca/en/the-birth-of-a-company.php
11- Shawinigan Engineering: https://www.erudit.org/fr/revues/scientia/1992-v16-n1-scientia3230/800343ar.pdf
12- Barrage Gouin: https://www.lhebdodustmaurice.com/actualite/societe/le-gardien-de-la-riviere-st-maurice-a-100-ans/n
13- Barrage Rapide-Blanc: https://fr.wikipedia.org/wiki/Centrale_de_Rapide-Blanc
14- Barrage La Trenche: https://fr.wikipedia.org/wiki/Centrale_de_la_Trenche
15- Saint-Maurice River Boom Company: http://mauricie.cieq.ca/doc_ono_fiche_info.php?-action=browse&-recid=9113
16- Nationalisation de la SW&P: http://www.hydroquebec.com/histoire-electricite-au-quebec/chronologie/2e-etape-de-la-nationalisation.html
17- Village Rapide-Blanc : https://fr.wikipedia.org/wiki/Centrale_de_Rapide-Blanc#Le_village_de_Rapide-Blanc
18- Jean-René Tremblay : http://www.lerapideblanc.com/articles/hydro-presse/hydropresse2006.html
19- Fermeture du village: http://www.lerapideblanc.com/img/Rapide_Blanc_Station_histoire.pdf
20- Barrage Rapide-Blanc: https://fr.wikipedia.org/wiki/Centrale_de_Rapide-Blanc
21- Modernisation Centrale Rapide-Blanc, projet $500 millions : https://www.lechodelatuque.com/actualite/hydro-envisage-refection-majeure-de-rapide-blanc/